

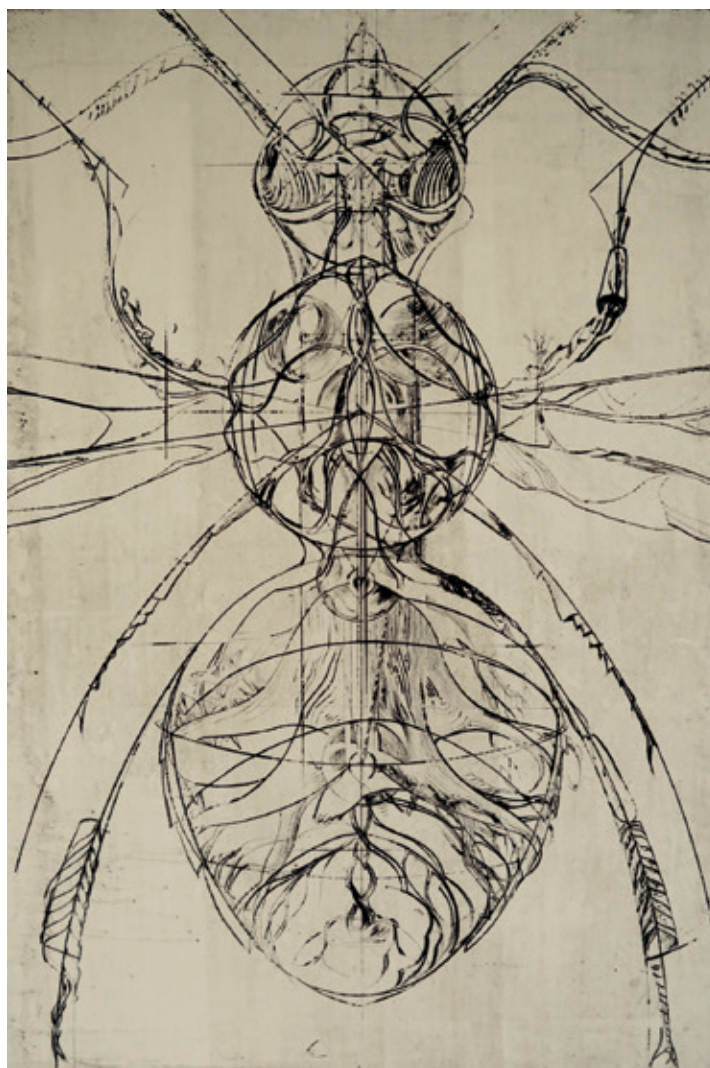
l'Abeille Blanche

**Art Orienté Objet (Marion Laval-Jeantet & Benoît Mangin)
Charley Case, Laurie Dall'Ava, Philippe Deloison
Jean-Luc Favero, Vidya Gastaldon, Abraham Poincheval
Olivier Raud, Lionel Sabatté, Erik Samakh
et la contribution de Catherine Flurin**

Et pour le lancement du Manifeste de l'Abeille Blanche :
Eric Andrieu, André Hemelrijk, Myriam Mechita, Antonio Couto

du 31.01 > 28.03.2020

Vernissage jeudi 30 janvier à 19h
Performance culinaire de Petr Davydchentko à 20h



Charley Case, *l'Abeille Blanche*, 2019.
Planche II de l'Almanach Abelium. © et courtesy Charley Case.

Le projet

l'Abeille Blanche

Dans la fréquence des abeilles

Le monde des abeilles fascine. On remarque depuis peu un regain d'intérêt des artistes contemporains pour les butineuses. L'exposition *l'Abeille Blanche* s'intéresse à ce phénomène. Ainsi qu'au lien immémorial entre l'humanité et le monde apicole qu'il est urgent de restaurer. *l'Abeille Blanche* incarne les dimensions mythiques, technologiques et énergétiques de ce lien, que cette exposition propose de réactiver.

Notre connaissance et notre vision des abeilles est en pleine évolution. La médecine conventionnelle commence à redécouvrir les vertus antiseptiques et curatives du miel ou de la propolis, qu'elle réintroduit dans certains de ses protocoles. Des chercheurs en intelligence animale ont attesté que les abeilles pouvaient avoir des émotions allant plus vite que la vitesse de la lumière. Le rôle fondamental des abeilles dans la pollinisation et l'entretien de la biodiversité est connu depuis toujours et commence à intégrer les dispositifs légaux de protection de l'environnement. Si bien que l'abeille est devenue l'un des grands symboles de la transition écologique.

Le projet même de *l'Abeille Blanche* s'élabore à la croisée de ces savoirs. Car l'abeille représente l'un des modèles les plus aboutis de réciprocité et de symbiose entre un organisme vivant et son biotope, dont il est important de s'inspirer.

Telle une recette alchimique, l'exposition au centre d'art contemporain du Parvis veut sublimer ces dimensions à travers le travail d'artistes sensibles à ces questions. Notamment à celles des fréquences, des ondes et des énergies du vivant que véhiculent les abeilles. C'est pourquoi il ne s'agit pas ici de simplement illustrer ou représenter des abeilles. Les œuvres sont plutôt envisagées comme les catalyseurs et les transmetteurs de ces énergies si particulières auprès du public le plus large. Comme pour un vaste soin.

L'exposition peut d'ailleurs être envisagée comme un parcours énergétique où le visiteur est invité à saisir les œuvres non plus seulement de manière visuelle, mais aussi d'une manière vibratoire. Notamment avec les œuvres de Erik Samakh, Charley Case, Jean-Luc Favero, Art Orienté Objet ou Olivier Raud avec son travail sur la polarité et le magnétisme. Sa *chambre des abeilles* se présente comme une ruche surdimensionnée dans laquelle le visiteur peut séjourner. À l'intérieur de cet espace, on peut effectivement ressentir ce qui est de l'ordre du magnétisme terrestre et de certaines fréquences des abeilles.

Cette exposition signale également le lancement d'un projet artistique d'une nouvelle génération : le centre d'art de l'Abeille Blanche, à partir de l'entreprise apicole Ballot-Flurin à Maubourguet dans les Hautes-Pyrénées qui développe déjà des commandes artistiques sur le site même de ses activités. Plusieurs œuvres présentées ici ont été réalisées à partir de ce contexte et de la pratique du yoga des abeilles. Comme avec Charley Case qui a peint directement à la propolis sur le mur du Parvis une abeille géante qui voyage l'humanité. Ou Jean-Luc Favero qui a réalisé une vaste composition avec du grillage alvéolaire reliant les dimensions mythique, biotopique et énergétique de l'abeille.

D'autres contributions préfigurent des projets qui pourront se développer au centre d'art de l'Abeille blanche à Maubourguet. Par exemple, avec Abraham Poincheval qui prépare une performance dont l'objet est de vivre plusieurs jours dans une ruche au contact direct des abeilles. Le duo Art Orienté objet présente quant à lui, sous la forme d'une photographie pixellisée, l'esquisse d'un projet de mosaïque qui restitue les vibrations de l'Abeille Blanche. Alors que Laurie Dall'Ava montre la maquette numérique du projet de sculpture en cire d'un essaim-buste évoquant une forme d'hybridation entre l'humain et les hyménoptères.

Cette exposition est aussi l'occasion de lancer le Manifeste de l'Abeille Blanche pour lutter contre l'extinction des abeilles. Ce manifeste est avant tout visuel puisqu'il est constitué de propositions d'artistes sous forme de projet d'affiches (Antonio Couto, Myriam Mechita, André Hemelrijk...). Il comprend aussi la contribution de Eric Andrieu, député européen connu pour son action opiniâtre contre les pesticides et la réduction de la biodiversité.

L'exposition se termine sur un espace documentaire et visionnaire conçu autour du film *l'Abeille Blanche* réalisé à partir du yoga des abeilles. L'Abeille Blanche c'est aussi Catherine Flurin, apicultrice et fondatrice de l'entreprise Ballot-Flurin à Maubourguet qui restituera, sous forme de plans, de dessins et de textes, ses conceptions visionnaires à partir de sa pratique quotidienne des abeilles. Cette première exposition de l'Abeille Blanche se clôturera d'ailleurs le 27 mars avec une journée de performances, conférences et ateliers sur le site Ballot-Flurin à Maubourguet, où le public pourra expérimenter la magie des abeilles in vivo.

Pascal Pique, commissaire de l'exposition et fondateur du Musée de l'Invisible

*Art orienté Objet
(Marion Laval-Jeantet & Benoît Mangin)*



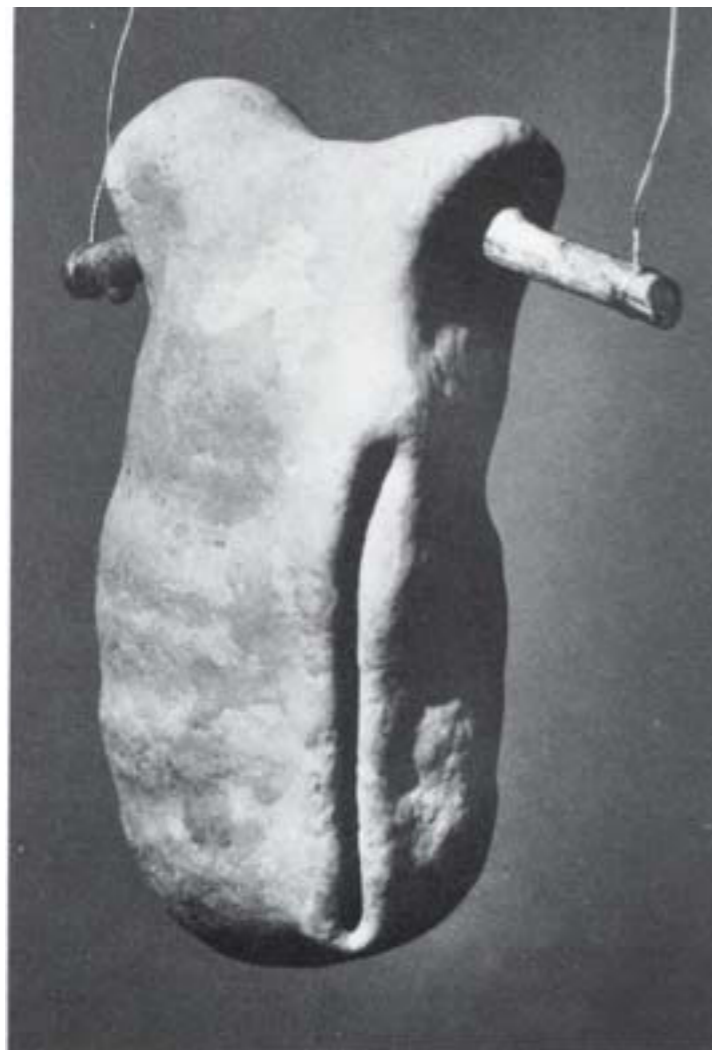
Art Orienté Objet, *Les tambours atropaïque ou la machine à conjurer la fin d'un monde*, 1994-2019
Tambour de bois, tissu, broderie, dispositif lumineux, diam. 30 cm. © et courtesy Art Orienté Objet.

Le duo d'artistes Art Orienté Objet, formé par Marion Laval-Jeantet et Benoît Mangin en 1991, travaille à retarder la fin du monde. Ils développent une œuvre singulière sur la nécessité de préserver la biodiversité à partir de leurs recherches en biologie, en éthologie ou en anthropologie. Ils sont autant passionnés par les sciences du vivant et les nouvelles technologies que par les mondes visionnaires et les cultures traditionnelles ayant gardé un lien à l'Invisible. Ils ont aussi été parmi les pionniers de l'art bio tech et de la défense de la cause animale à travers l'art contemporain. La jonction de ces domaines qu'ils expérimentent et transmettent avec leurs œuvres, représente aujourd'hui un horizon incontournable : celui d'un art de l'antidote, du prendre soin et de la réparation fondé sur des processus de réenchantement. Ces artistes ont ainsi l'ambition d'un art responsable qui participe à l'invention d'une nouvelle culture de la nature et du vivant. Deux œuvres sont présentées pour *L'Abeille Blanche*. *Nature au carré* est une image photographique d'une abeille, vibrante de sa pixellisation, comme vivante. Est-elle l'image du drone pollinisateur de demain ? Ou bien l'évocation fantomatique de l'insecte disparu ? La seconde œuvre appartient à la série des ex-votos conçus pour « retarder la fin du monde ». Il s'agit d'un tambour de couture brodé avec des motifs de ruches et d'abeilles destiné à célébrer le monde apidé.



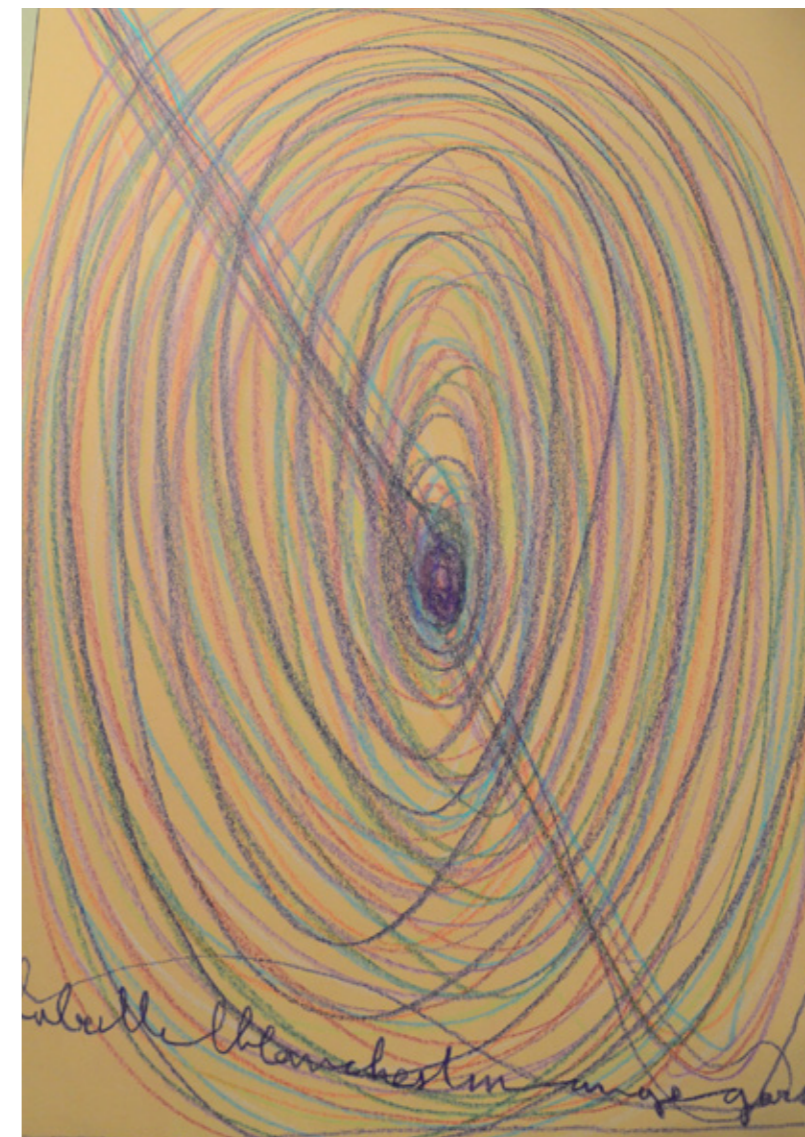
Charley Case, *L'Abeille de l'humanité*, 2020. Peinture murale, propolis, dimensions variables.
Charley Case, *Ruche de cuir*, 2015. 300 x 200 cm. © et courtesy Charley Case.

Charley Case consacre une grande partie de son travail à la restauration du lien entre l'humanité et la nature. Issue du dessin, sa pratique s'est étendue à la photographie, à l'image filmée, à la sculpture et à l'environnement avec des interventions picturales in situ monumentales. Sensible à certaines cultures de l'Invisible, son art s'adresse autant aux vivants qu'aux morts dont il célèbre les âmes. Comme dans ses dessins qui fourmillent d'une multitude de silhouettes qui semblent être en marche vers d'autres dimensions. Le foisonnement et la vibration de ces œuvres à quelque chose à voir avec la ruche. L'artiste a travaillé au plus près des abeilles et de leur énergétique qu'il nous retransmet ici dans une nouvelle série d'œuvres. Charley Case a été parmi les premiers artistes, dès 2016, à créer des œuvres à partir de la pratique du yoga des abeilles auquel il a consacré un film intitulé *L'Abeille Blanche* qui a donné son titre à l'exposition et au centre d'art des abeilles. Peinte sur un mur, une abeille géante reprend le motif d'une butineuse qui transporte l'humanité. Peut-être pour la sauver. Sous la forme d'un traité d'alchimie, les gravures de *L'Abeillium* est un pacte que l'artiste propose de nouer avec les abeilles. Deux sculptures installations accompagnent ces images, une alvéole de lumière où le spectateur est invité à s'immerger dans un univers de dessins, ainsi qu'une ruche de cuir suspendue dans laquelle l'humain est mis en position de vol stationnaire.



Laurie Dall'Ava, *Figuration d'esprit*, 2020.
Nid de guêpes *Polybia Singularis*, documentation.
© et courtesy Laurie Dall'Ava.

Laurie Dall'Ava vient de l'image et de la photographie. Son travail consiste à développer une sorte d'anthropologie des images à partir de laquelle elle expérimente des formes de transmission, notamment avec les savoirs associées aux cultures de l'Invisible et au non-humain. Par exemple, pour sa dernière exposition intitulée *Anesthésie* (Maison Salvan à Toulouse jusqu'au 14 mars), elle s'intéresse à la façon dont différents groupes humains modifient ou modulent la conscience afin d'initier des processus de transformation intérieure et de guérison. Ce qu'elle développe dans un travail protéiforme pouvant associer la sculpture, l'installation ou la performance rituelle. Elle a déjà réalisé plusieurs œuvres dédiées à la relation entre l'humain et les abeilles. Au Parvis, elle présente l'esquisse d'un nouveau projet sous la forme d'une vidéo prototype en 3D. Cette sculpture intitulée *Figuration d'esprit* a été inspirée par l'image d'un nid de guêpe *Polybia Singularis* que l'on trouve en Amérique du sud et en Amazonie.



Philippe Deloison, *L'Abeille blanche est un ange gardien*, 2019.
Dessins et messages automatiques médiumniques sur papier, 34 x 24 cm.
© et courtesy Philippe Deloison.

Philippe Deloison pratique le dessin, l'écriture automatique et la photographie dans la continuité de l'art médiumnique apparu au XIX^{ème} siècle (Victor Hugo, Fernand Desmoulin, Victorien Sardou, Augustin Lesage...). Philippe Deloison a eu ses premières perceptions à l'âge de huit ans. Formé ensuite à l'école Boule, il a mené une carrière de créateur de bijoux tout en pratiquant le dessin automatique comme source d'inspiration, tant en joaillerie que pour son activité parallèle de peintre. Ses dessins médiumniques aux crayons de couleur sont souvent accompagnés d'un texte, enseignement ou conseil bienveillant délivré par « l'entité » en réponse à un questionnement. Philippe Deloison décrit l'état médiumnique comme proche de la méditation zen, où l'on s'oublie soi-même pour faire corps avec le monde. Pour l'exposition au Parvis, Philippe Deloison a accepté d'entrer en contact avec l'esprit, ou l'entité, de l'Abeille Blanche. Les trois dessins présentés ont été réalisés au cours d'une séance de médiumnité et d'écriture automatique. Trois figures et messages sont ainsi apparus. Ils constituent l'une des portes d'entrée dans la dimension de l'Abeille Blanche à travers les vibrations qu'ils occasionnent.



Jean-Luc Favero, *Abeilles visions*, 2020.
Grillage alvéolé modelé sur divers matériaux minéraux, végétaux et animaux, dimensions variables. © et courtesy Jean-Luc Favero.

Jean-Luc Favero est un artiste singulier qui puise son énergie créatrice au contact direct de la nature. Il dessine par exemple pendant des jours entiers des séries d'arbres ou des paysages minéraux sur d'anciens livres de comptes. Ces œuvres rayonnent de l'énergétique de ce que l'artiste nomme « le grand rythme » et auquel il se consacre corps et âme. Dans une forme de célébration, d'offrande et de partage. De « reliance » donc, mot qu'il affectionne particulièrement. Ce que Jean-Luc Favero restitue de la manière la plus subtile à travers les différentes techniques et médiums qu'il utilise comme le lavis au brou de noix, le fusain, le bas-reliefs martelé à partir de bidons de récupération ou le grillage alvéolé de ses étonnantes sculptures d'animaux.

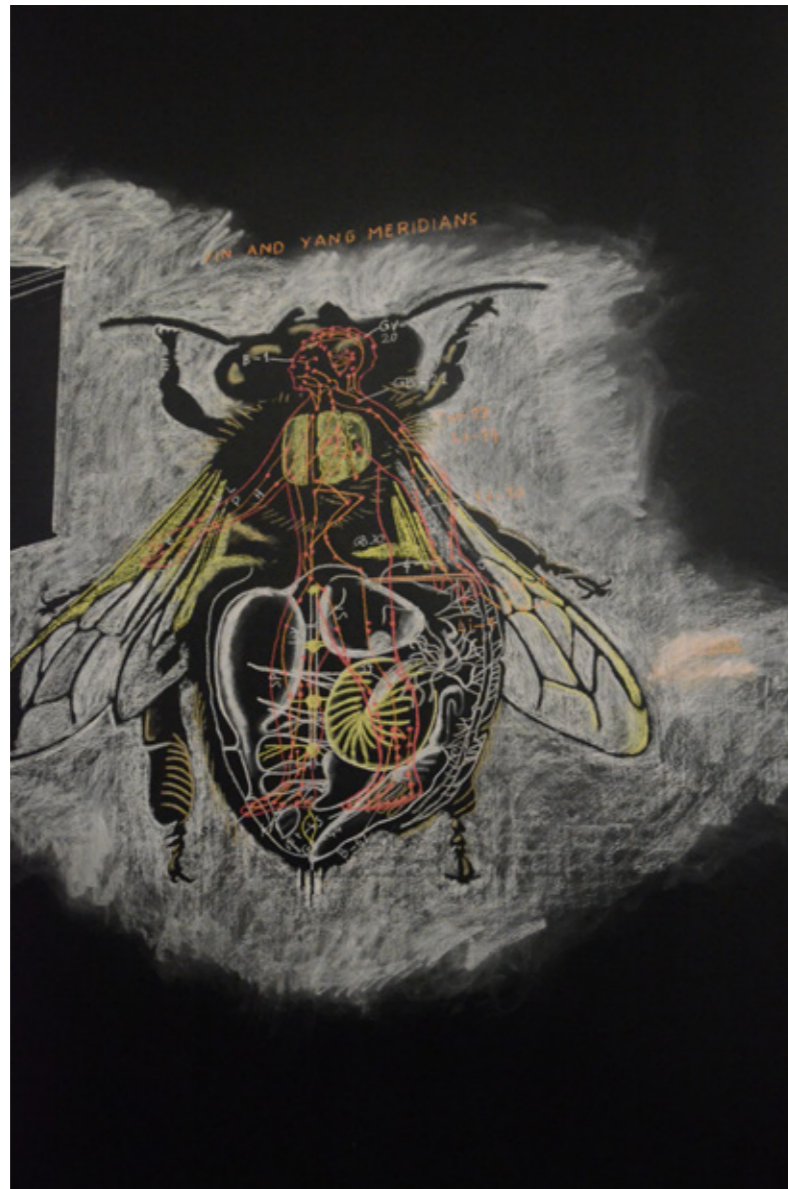
Spécialement conçue pour l'exposition, l'œuvre *Abeilles visions* se présente comme un nuage en lévitation au centre de l'exposition. Sensible aux vibrations des abeilles, l'artiste a voulu restituer une sorte de paysage fréquentiel et énergétique du biotope de l'abeille, potentiellement actif sur le visiteur. Ce nuage est composé d'un ensemble de modules constitués de divers éléments physiques mais aussi symboliques liés à l'abeille, comme le végétal, l'animal, les fleurs, la lumière, enveloppés dans du grillage alvéolé.



Vidya Gastaldon, *Healing Painting (Queen bee)*, 2016.
Huile sur tableau trouvé, 34,5 x 27,5 cm. © Vidya Gastaldon. Courtesy Galerie Art : Concept, Paris.

Vidya Gastaldon fait partie des artistes qui explorent la relation intime de l'art aux dimensions vibratoires et visionnaires. Son art est lié à l'expérimentation d'états modifiés de conscience dont la pratique du yoga qu'elle enseigne également. L'artiste symbolise et active ces dimensions à travers la présence du « troisième œil » que l'on retrouve souvent dans ses œuvres. Pour elle, l'œuvre d'art est plus une question de contemplation que de production où il est nécessaire d'oublier le « je » au profit du « cela ». Vidya Gastaldon s'intéresse également de près aux cultures de l'Invisible qui permettent d'accéder à certaines dimensions énergétiques. Comme avec ses « peintures de guérison » (*Healing Painting*) qui consistent à prolonger et à soigner certains vécus à travers la charge des objets.

Pour l'*Abeille Blanche*, Vidya Gastaldon propose *Queen bee* (La reine des abeilles), une de ses *Healing paintings*, réalisée à partir de tableaux trouvés dans des greniers ou brocantes. Elle les rend à la vie et à la lumière en les extrayant de l'oubli, en les soignant avec des apports de couleur et de matière. L'artiste renvoie ainsi à la dimension vibratoire et potentiellement curative de la pratique artistique, qui a probablement été à l'origine de l'invention de l'art.



Abraham Poincheval, *Etude pour vivre dans une ruche*, 2020.
Dessin mural à la craie, dimensions variables. © et courtesy Jean-Luc Favero.

Abraham Poincheval est connu pour ses performances où il s'enferme dans des espaces restreints. Comme le rocher ou la cage de verre dans laquelle il a couvé des œufs de poule au Palais de Tokyo. Il a aussi séjourné dans un ours au Musée de la nature et de la chasse à Paris et sur une plateforme à 12 mètres de hauteur à Rennes. Ces performances sont aussi de véritables expériences qui engagent l'artiste à travailler ses limites physiques et psychologiques pour dépasser la dimension anxiogène. Comme dans une forme d'ascèse où de catharsis.

Pour l'exposition *l'Abeille Blanche*, Abraham Poincheval livre les premières esquisses et recherches pour un projet qui lui tient particulièrement à cœur : séjourner dans une ruche au contact direct des abeilles. Ce projet met en jeu à la fois les limites du corps, du vécu et de certaines représentations sociales à travers les symboliques de la ruche et de l'abeille. Comme l'abnégation au travail et le sens de l'organisation qui fascinent toujours la pensée moderne qui correspond à une exploitation forcenée des butineuses et des ressources naturelles. En réponse, et en contrepoint, Abraham Poincheval opère un mouvement inverse. En allant habiter dans une ruche, il provoque un retournement de l'humain vers l'abeille.



Olivier Raud, *La chambre des abeilles*, 2020.
Sculpture en bois douglas, liège, tissu occultant, éclairage, ruches, 300 x 300 cm. © et courtesy Olivier Raud.

Designer, inventeur, mais également architecte et artiste, Olivier Raud travaille sur la polarité depuis près d'une vingtaine d'années. Il a commencé à tirer parti du magnétisme et de la polarité terrestre avec des séries d'objets (lits, chaises, tables, plaques polarisées), en respectant certaines conditions de prélèvement et d'assemblage du bois des arbres. L'activation de la polarité permet d'équilibrer et de dynamiser la circulation des énergies internes et externes au corps humain. Olivier Raud développe ce travail novateur et visionnaire depuis les Hautes-Pyrénées où il est installé depuis cinq ans. Il expérimente actuellement un nouveau dispositif de sculpture intitulé *leTore* issu de ses recherches sur l'énergétique de l'architecture romane et sacrée. Il expose depuis peu dans un contexte d'art contemporain avec le Musée de l'Invisible comme au Centre d'art de Lacoux dans l'Ain, au CRAC à Sète, ou plus récemment au Musée Gassendi à Digne-les-bains et à Topographie de l'art à Paris.

La chambre des abeilles est une ruche géante que Olivier Raud a conçue pour la société Ballot-Flurin. Cette structure en bois polarisé reprend les caractéristiques d'une ruche cubique dans laquelle on peut pénétrer et séjourner. Elle est conçue comme un tore énergétique avec, à l'intérieur, un dispositif pour s'allonger sur des ruches d'apiculture habitées par des colonies d'abeilles. Dans cet espace, on peut ressentir l'énergétique très particulière des hyménoptères à travers les fréquences de leurs vibrations.



Lionel Sabatté, *Extension d'une reine*, 2013.
Abeille ouvrière, ongles, peaux mortes, épingle et boîte à spécimen
19,5 x 26 x 7 cm. © et courtesy Lionel Sabatté.



Lionel Sabatté, *Extension d'une ouvrière*, 2013.
Abeille ouvrière, ongles, peaux mortes, épingle et boîte à spécimen
19,5 x 26 x 7 cm. © et courtesy Lionel Sabatté.



Erik Samakh, *Goutte de miel*, dans l'atelier après remplissage et fermeture à la cire d'abeille, Atelier de l'artiste. 2018
© et courtesy Erik Samakh.

Lionel Sabatté s'intéresse aux traces immuables, universelles et mystérieuses de la constitution de l'humanité. Comme les fascinantes peintures et gravures des grottes ornées de la préhistoire qui ont traversé le temps pour réapparaître aujourd'hui dans une étonnante contemporanéité. Dans ses expositions, Lionel Sabatté prolonge ces traces pour recréer tout un bestiaire merveilleux où il a pu redonner littéralement vie à la licorne, à l'ours des cavernes ou au bouquetin par la sculpture et le dessin. Il a commencé par le loup, le papillon et l'abeille. Un bestiaire où l'humain a fait son apparition depuis peu sous forme de sculptures filiformes qui semblent hésiter entre dissolution et reconstruction qu'il intitule *Human condition*.

Extension d'une ouvrière et *Extension d'une reine* appartiennent à la série des animaux réalisés avec l'adjonction de fragments de corps humain comme des rognures d'ongles ou des peaux mortes. Matériaux qui renvoient au cycle de la mort et de la vie, faisant de ces œuvres de véritables natures mortes tout en renouvelant la tradition du *memento mori* (*souviens-toi que tu vas mourir*). Ce message, qui renvoie l'humain à la précarité de sa condition de mortel, prend une valeur particulière à l'heure où l'humanité doit réinventer son rapport à la nature et au vivant pour assurer sa propre survie.

L'œuvre d'Erik Samakh naît d'un dialogue constant entre l'homme et la nature. Attentif à ses bruits et à ses sons, à ses couleurs comme à ses différents règnes, l'artiste agit en arpenteur. Depuis quelques 25 ans, il capte, enregistre et restitue dans l'espace d'exposition ce qui constitue pour lui une véritable matière plastique qu'il installe et diffuse en autant de lieux propres à la découverte. L'espace ambiant, dévolu jusqu'alors au pouvoir des images, devient tantôt un « lieu d'écoute », tantôt un « espace de silence » et transforme notre approche perceptive et perceptible du réel. Mais il intervient aussi dans le paysage et le fait réagir, en y greffant différents instruments de son invention. Erik Samakh n'est pas tant un acousticien qu'un artiste du temps présent, attaché à offrir de possibles expériences et sensations au-delà du visible. Depuis peu Erik Samakh est un artiste apiculteur qui associe les abeilles à son art.

Pour l'exposition *l'Abeille Blanche*, Erik Samakh propose trois œuvres. *Essaim n°1* est une sculpture sonore constituée d'un tronc d'arbre creux qui diffuse le son d'un essaim d'abeilles qui serait venu nicher à l'intérieur. L'œuvre fait écho à la vidéo *Lierre* montrant un plan fixe sur un buisson de lierre avec le ballet des abeilles en pleine miellée qui butinent les fleurs blanches de la plante. La troisième proposition (*Goutte*) est une véritable sculpture de miel réalisée à partir de gouttes de cristal renfermant du miel doré, comme on conserverait une précieuse relique.

*Art orienté Objet
(Marion Laval-Jeantet & Benoît Mangin)*

32 | artpress 420

l'interview

ART ORIENTÉ OBJET rencontre avec l'autre

interview par Annick Bureau

Par-delà les catégories, entre éthologie et ethnographie, biologie et anthropologie, le duo Art Orienté Objet (Marion Laval-Jeantet et Benoît Mangin) associe les sciences dites dures et celles dites humaines dans des œuvres qui célèbrent le vivant. Ils exposent au centre d'art contemporain La Maréchalerie, à Versailles, jusqu'au 15 mars.



Après de nombreux mois de préparation et la participation à un protocole de recherche scientifique, le 22 février 2011, dans une performance réalisée à la galerie Kapelica à Ljubljana, Benoît Mangin injectait à sa partenaire Marion Laval-Jeantet du sang de cheval rendu compatible. *Que le cheval vive en moi*, performance spectaculaire et particulièrement complexe (1), devenue à juste titre emblématique, ne doit pas faire écran à la création foisonnante du duo depuis leur rencontre en 1991. Ce qui frappe, dans cette création, c'est la production d'objets singuliers d'une part et les références subtiles à l'histoire de l'art (2) et de

la culture d'autre part, par exemple dans leurs photographies précisément construites et mises en scène. Art Orienté Objet produit des objets plastiques qui peuvent trouver leur place dans les musées et foires d'art contemporain. S'ils déroutent, c'est peut-être moins par les techniques utilisées qui vont du tricot aux biotechnologies pour les plus inhabituelles, par les formes (sculptures, installations, vidéos, etc.) qui relèvent d'un vocabulaire de l'art actuel, que par le fait qu'ils sont « plus que des objets ». Au-delà de leur séduction, ou quelquefois de leur apparente simplicité, ils dépassent leur formalisme esthétique. Mais de quoi parlent-ils donc ? Dans un monde où l'on aime mettre des étiquettes, normer, y compris l'art, où ranger Art Orienté Objet ? Dans le bio-art quand ils cultivent conjointement en laboratoire des cellules de leur peau ? Dans un art environnemental quand ils installent en 2002 *Sommet*, une table de conférence munie de chaises dont les dossiers portent des lettres écrivant « L'effet de serre » autour d'un arbre du Domaine de Chamarande ?

AB Votre œuvre comprend des performances, ou des actions, ainsi que des objets et de la photographie. Mais, ce qui est singulier, c'est qu'autour d'un même propos, il y a déclinaison de l'un et de l'autre des médiums. L'œuvre se déploie, en quelque sorte, sous différentes formes.

Marion Laval-Jeantet Il s'agit d'une expérience vitale, de questionnements existentiels, donc assez personnels, mais qui recoupent des préoccupations sociales, politiques, environnementales. Et de cette expérience peuvent naître des performances et des œuvres qui en sont autant de cristallisations.

Benoît Mangin Les formes plastiques sont dépendantes de l'expérience même. Ainsi, avec *Que le cheval vive en moi*, c'était une nécessité organique que la forme produite soit aussi une performance. La beauté réside presque entièrement dans la violence de l'intitulé *Nous allons inoculer du sang de cheval à Marion*. À partir du moment où nous proposons une expérience relevant d'un franchissement de la barrière des espèces, il fallait que cela ait lieu devant témoins. Mais la vidéo, les photographies, les reliquaires avec le sang lyophilisé prélevé juste après la performance, les sculptures-prothèses de jambes de cheval que porte Marion font partie du projet dès le départ.

« Centaure », 2011. Photographie argentique. 180 x 120 cm. Œuvre associée à la performance « Que le cheval vive en moi ». (© Art Orienté Objet).
"Centaure." "May the Horse Live in Me" performance

ML-J Avec le bio-art, par exemple avec les *Cultures de peaux d'artistes*, œuvre pour laquelle nous avons conjointement cultivé nos cellules épithéliales, déposées ensuite sur du derme porcine puis tatouées, nous étions dans un processus laborant long qui ne se montrait pas. Et, même si l'artiste était dans l'œuvre, un doute persistait dans l'esprit du public. Nous travaillons beaucoup à partir d'expériences réelles. En fait, notre art est une forme de réalisme, qui s'exerce aux limites de la conscience et de la sensibilité. Le faire apparaître sous une forme performative, c'est le rendre tangible. En touchant aux bordures du sensible, on produit une action décalée, artistique.

PASSER AU TRAVERS
Beaucoup considèrent que vous êtes dans la transgression...

ML-J Il est vrai qu'il est interdit de s'injecter du sang de cheval en Europe ! Cela dit, la science le fait quand elle en a besoin, par exemple en utilisant des produits animaux pour les vaccins. La transgression est contextuelle. Je ne pense pas que ce soit l'objet de notre travail.

BM Étymologiquement, transgresser, c'est passer au travers. C'est ce qu'a fait Marion : passer au travers d'une forme plastique pour aboutir dans une autre. Le projet *Que le cheval vive en moi* s'intitulait au départ *Que le Panda vive en moi*. Il était construit sur l'idée, très poétique, que le panda ou le cheval disparaissait, mutait pour endosser biologiquement une partie de l'animal disparu. Nous pouvions en rester là, la transgression arrive au moment où nous décidons de réaliser l'acte et où nous faisons venir un plan idéal, poétique, dans un plan visuel.

Dans vos performances, on remarque une forme de ritualisation. Dans Que le cheval vive en moi, la science aussi y est mise en scène de manière ritualisée : Benoît porte, par exemple, une blouse blanche.

ML-J La science est présentée sous une forme apparemment lisible de sorte que l'on comprenne que la personne qui se fait faire l'injection est un patient volontaire qui retourne les outils de la science pour s'en emparer et comprendre. Il s'agit plus de prise de pouvoir que de ritualisation.

BM D'autant plus que nous faisons s'interpénétrer des plans qui, normalement, sont distincts. La présence du cheval dans la performance est importante. L'espace liturgique, mais aussi les espaces animal et éthologique font irruption dans le champ médical.

ML-J Dans tous nos travaux, il y a une présence du non-humain, de l'animal, mais aussi du végétal ou du monde des esprits.



Produire de l'art, c'est aussi se poser la question de ce que nous donnons à voir, et dans cette logique de ce qui s'incarne, il y a celle de la confrontation au non-humain. La ritualisation réside dans cette confrontation humain/non-humain. La ritualisation religieuse, shamanique ou scientifique implique toujours la présence d'un non-humain, au sens sacré du terme, dans l'humain.

La performance est une forme transitoire, distincte du vécu quotidien, c'est une mise en scène momentanée. Chaque fois que nous sommes dans une expérience face à un public, il y a nécessité de ritualiser, c'est-à-dire de donner des indices qui permettent à tous de comprendre ce qui est en train de se passer. Il y a une dimension anthropologique inhérente à l'expérience artistique. La ritualisation peut être d'ordre scientifique ou autre, mais elle repose toujours sur une figure anthropologique : l'explorateur, le scientifique, le shaman... Le non-humain dans l'art était un classique autrefois, exclusivement religieux. Qu'en est-il aujourd'hui ? La performance est un état ; la ritualisation, un *modus operandi*. Pour nous, il s'agit d'un mode de vie.

Polar Trash parle d'un mode de vie. En allant

au Spitzberg [île norvégienne, dans l'Arctique, ndr] prélever une empreinte d'ours dans la neige, nous soulevons la question de la confrontation à une nature en voie de disparition et du paradoxe de notre action. Nous nous sommes toujours posé la question de la liberté individuelle dans un monde global et la manière dont celle-ci peut exister sans que ce soit au détriment de tout le reste. C'est cette radicalisation éthique, qui peut sembler trop engagée, qui rend notre art dérangeant aux yeux de certains.

La plupart de vos objets sont réalisés à l'aide de techniques propres à l'artisanat : le verre, la porcelaine, la sellerie, le tricot. Sur la question du changement climatique et de la disparition des espèces, vous créez la Peau de chagrin, un gigantesque ours blanc en tricot sous un plafond de centaines de lampes fluorocompactes ; sur la question éthologique et de la communication inter-espèces, vous fabriquez un leurre qui est une girafe tricotée ; parmi vos travaux plus anciens, sur l'utilisation des animaux en laboratoire, vous confectionnez une lapine au ventre ouvert en tricot. Pourquoi ces techniques ?

ML-J Nos idées esthétiques vont de pair avec nos idées existentielles. Avoir le souci de l'Autre, au sens écologique du terme, contredit beaucoup de démarches consuméristes. Les techniques féminines sont dépréciées dans la culture occidentale, considérées comme ce que Michel Foucault appelait des cultures assujetties. Ces techniques sont cohérentes avec notre parti pris en faveur de l'Autre, du minoritaire, du sensiblement mis de côté. Alors nous tricotons parce que c'est une technique artisanale dépréciée, *slow*, qui va à l'encontre d'une plastification du monde industrialisé. Comme dans les années 1970, où le *craft art* ou le *pattern art* accompagnaient les utopies écologiques, nous retrouvons ce type de techniques et nous les revendiquons. Nous

Ci-dessous/below : « Tombée dans le Disumba, ou Le lit des visions ». 2012-2013. Installation. Métal, résine, tissu, néons, verre étiré, verre soufflé, plaques de verre laquées, bande sonore. 200 x 200 x 120 cm. (Ph. M. Domage). "Fallen into the Disumba, or The Bed of Visions." Metal, resin, fabric, neons, glass, sound. Page de droite/right : « Polar Trash, CO2 Time Code ». 2010. Film vidéo, 10 mn. (Coll. des artistes ; Ph. court. Art Orienté Objet)



nous situons dans cette lignée qui a découvert un monde non anthropocentrique, mais nous sommes d'une autre génération. Sans refuser les nouvelles technologies, nous revendiquons de ne pas quitter notre humanité sous prétexte d'avancées technologiques. Les deux doivent avancer d'une manière corollaire avec notre conscience. Ces matériaux sont le rappel d'une conscience poétique, humaine et politique. Il y a aussi une cohérence conceptuelle et artistique.

Pioneer Ark est la réalisation en porcelaine d'un ensemble d'animaux recensés par les scientifiques et montrant des modifications génétiques dues à des pollutions diverses ou à des mutations spontanées. Les revues publient les descriptions génétiques, mais ne montrent plus d'images. Nous avons donné un visage à des êtres qui n'en avaient pas. La technique de la porcelaine, utilisée pour ces petites sculptures, était un écho au code génétique : une forme composée de cinq ou six bases combinées. Chacune est composée et resculptée, mais il y a quelque chose de commun, parce que nous sommes dans une logique de mutation, d'hybridation. Cette œuvre pose aussi la question de ce que nous devons faire de cette biodiversité nouvelle, mutante. Pourquoi la parquer-t-on, la considère-t-on comme non visible ?

Quelle est votre relation avec les artisans ?

ML-J Tout ce que nous imaginons entraîne une prise de tête pour sa réalisation technique ! *Transe Fusion* associe un squelette de cheval remonté à l'ancienne, un néon cristal et une cire anatomique d'un corps de femme debout, ce qui, normalement, ne se fait pas, ce matériau étant trop fragile. Elle a été fabriquée avec l'aide du plus grand professeur de cire vivant en France. C'est un savoir presque oublié. Nous ressortons aussi ces techniques des tiroirs parce que la biodiversité des savoirs diminuant, nous devons les apprendre, comme les livres dans *Fahrenheit 451*. Ces œuvres sont absurdes parce qu'elles requièrent des réalisations complexes. C'est du *slow art* où la technique est poussée à son maximum.

BM Souvent, nous allons dans des directions opposées aux règles artisanales. Le principe de la cornemuse repose sur une basse continue et une mélodie. Pour *la Machine à faire chanter les cerfs dans la brume*, qui est une cornemuse réalisée à partir de la peau d'un cerf entier, nous n'avons voulu que des sons gutturaux, pas de mélodie. Il faut donc inventer, avec un facteur d'instruments, un nouveau type de pipes.

Les reliquaires de sang et les prothèses de Que le Cheval vive en moi, les chaussures-prothèses de pattes de chat de Félinanthropie, les deux cœurs liés en verre

d'Herzen aus Glas : vos objets ont souvent un aspect fétichiste, dans les deux sens du terme, érotique mais aussi objet actif.

ML-J Ils ont tous une visibilité et une autonomie. Mais, effectivement, ce sont des objets qui sont presque des reliques, des fétiches, comme des preuves. Ils se donnent facilement dans le sens où ils ont un aspect très séduisant, mais ils sont inhabituels en tant qu'objets d'art, car ils ont une histoire sociale propre. Ils traitent moins d'une référence plastique pour elle-même que d'un contexte formel historique. Utiliser le tricot, la porcelaine, avec un goût marqué pour le recyclage, c'est revendiquer une position politique contemporaine.

UNE CATHARSIS DU DÉSESPOIR

BM Si nous montrions les prothèses seules, il y aurait un problème. Mais nous présentons au minimum un objet associé à une photographie. L'un est l'indice de l'autre. Ils ne sont pas dissociables.

Vos objets sont ambivalents. Ils sont à la fois séduisants et dérangeants.

ML-J Pour que l'œuvre soit active, elle doit toujours être conçue avec des antagonismes, qu'ils soient esthétiques ou conceptuels. *Roadkill Coat*, un manteau réalisé avec la fourrure d'animaux trouvés morts au bord des routes, a le côté séduisant du manteau de fourrure, mais un aspect répulsif avec les photos des animaux morts imprimées sur la doublure. Sans cet antagonisme, le manteau ne deviendrait pas un récit. Il n'est pas morbide, il est plutôt une catharsis de notre désespoir face à la nature en voie de disparition. Nous avons toujours travaillé dans cette approche faite d'attraction-répulsion. Sans cet antagonisme, un

oxymore en fait, nous serions dans l'immobilisme. Nous croyons fondamentalement à un art qui peut faire bouger les consciences individuelles. Si nous faisons quelque chose malgré tout – le respect de l'écologie impliquerait que nous ne fabriquions rien – il faut le faire *slow* et très bien. Ce n'est plus de l'ordre écologique, mais anthropocentrique. Nous revenons à l'humain, spectateur de ce que nous créons. Il n'y a que lui qui peut prendre conscience et réagir sur le monde. ■

(1) Cette performance est complexe dans sa mise en œuvre médicale. Elle a consisté en l'injection d'immunoglobulines de cheval (vecteurs de l'information immunitaire) à raison d'une injection pendant plusieurs mois, puis du plasma de sang de cheval contenant un ensemble de ces immunoglobulines, lors de la performance. Les artistes ont travaillé dans un contexte de recherche scientifique pour la première partie, mais ont réalisé eux-mêmes l'injection du plasma lors de la performance. Cette performance est aussi complexe dans sa mise en scène en tant que performance artistique qui inclut un travail éthologique avec le cheval en amont puis, outre l'injection, diverses actions dont l'interaction de Marion Laval-Jeantet, montée sur des prothèses évoquant des jambes de cheval, avec un cheval présent dans la galerie. On trouvera une description du projet sur : <http://artscienceethics.tumblr.com/DuChevalAuPanda> et un extrait de la performance à https://www.youtube.com/watch?v=yx_E4DUWxBe

(2) Cf. l'exposition au musée de la Chasse et de la Nature, qui ouvrait sur une reproduction du *Jardin des délices* de Jérôme Bosch.

Annick Bursaud est critique d'art, commissaire d'expositions et organisatrice de manifestations, et chercheuse indépendante dans le champ de l'art et des technosciences. Elle est directrice de *Leonardo/Diats* (www.diats.org), branche européenne de la revue *Leonardo*.



Laurie Dall'Ava

BLOW (UP)

par Anne-Lou Vicente

Si le travail de Laurie Dall'Ava tend progressivement à incorporer d'autres médiums (objet, sculpture, vidéo, musique, voix, texte, etc.) venant en quelque sorte les animer et les amplifier, force est de constater qu'image et document photographiques y occupent une place déterminante et constituent la matière première de la poétique du fragment, de l'ancestral et de l'invisible qu'elle met en œuvre avec autant de finesse que de puissance.

L'artiste produit des images en même temps qu'elle en prélève et collectionne à partir de divers fonds d'archives au caractère essentiellement anthropologique, rapportant des traditions parfois oubliées voire perdues, témoignant des traces d'un temps géologique. En les isolant de leur contexte, en en modifiant l'échelle, le support, la vitesse, et avec, la matière, le grain et la lisibilité, et en les associant, non seulement entre elles mais avec d'autres éléments dont elle détourne parfois l'usage premier, Laurie Dall'Ava superpose les couches de sens et brouille les pistes, cherchant ainsi à produire un trouble, un vacillement de la perception et de l'interprétation et, *in fine*, un sens nouveau, ouvert, pluriel. Un certain état de suspension, d'irrésolution qui entre en résonance avec les notions de transformation et d'entre-deux qui irriguent tout son travail, comme porté par un « désir de neutre » qui pourrait être cet espace où s'épouseraient, par inframince, deux éléments à la fois contraires et indissociables. Quelque chose (se) passe et joue aussi dans ces vides, blancs, silences, intervalles comme autant de césures qui séparent tout en les reliant les fragments des subtiles compositions qu'orchestre l'artiste, et à l'intérieur desquelles circule imperceptiblement une énergie insondable, provenant d'un au-delà ou d'un en-deçà du visible, du sensible et de l'intelligible.

Depuis 2009, Laurie Dall'Ava constitue un corpus iconographique et documentaire autour des états de conscience modifiés, de la suppression de la douleur et de la guérison, réunissant différents registres d'expériences et de croyances, et relevant du magique (hypnotiseurs, manipulateurs de conscience, illusionnistes, sourciers, fakirs, chamanes, etc.) comme du scientifique. Ce fonds *in progress*, quasi matriciel, a pour titre *Anesthésie*. Spontanément associé au domaine médical, le terme désigne plus largement (et étymologiquement) la privation de sensation – un état que l'on pourrait qualifier de second, généré au moyen de divers rituels et substances –, et pointe le caractère foncièrement pharmacologique de la notion de soin, toujours à double tranchant. Par « pharmacologique », il s'agit ici d'entendre, au-delà du pharmaceutique, le « pharmakon », à la fois poison et remède (1). Autrement dit, l'usage – et le dosage – du « produit » est une question de vie ou de mort, de guérison ou de crime. Dans la série *Désir de neutre* (2018), dont les images sont pour la plupart traitées en négatif – un procédé qui souligne le caractère « bipolaire » du médium photographique même –, on peut observer des mains qui manipulent différents objets (chronomètre, ampoules, seringues, fioles etc.) dont on ne sait s'ils (et ce qu'ils) servent à mesurer, à contenir, à injecter et/ou transmettre. L'une d'elles représente l'image, transparaisant dans une enveloppe en papier cristal, de deux ampoules identiques contenant un liquide clair pour l'une et foncé pour l'autre, et s'intitule précisément *Pharmakon*. Une notion éminemment dialectique que l'on retrouve explicitement à travers le titre d'une exposition présentée à la Galerie Espace pour l'art à Arles en 2018, « Tuer/Guérir », où figurait notamment une sarbacane, outil-instrument à connotation multiple percé sur toute sa longueur pour que puisse, par la force du souffle, être produite une forme (2) ou lancé un projectile qui,

selon la substance dont il est abreuvé, anesthésie, paralyse ou tue sa « proie ». Soulignons que cette sarbacane est réalisée en cire d'abeille, un matériau naturel, organique, produit par l'insecte piqueur dont le venin, parfois mortel, est aussi connu pour ses vertus et usages thérapeutiques. Le rapport entre l'homme et l'abeille, qui à différents niveaux se ressemblent et parfois s'assemblent, est particulièrement ambivalent et symptomatique de l'exploitation et de la destruction par l'homme de son milieu naturel, engendrant une menace globale quant à la vie sur Terre, toutes espèces confondues.

Dans son exposition « De souffre et d'azote » au Parc culturel de Rentilly en 2018, une pièce sonore dialoguait avec des photographies extraites de différentes séries et un ensemble d'objets-outils issus du monde rural. *L'Ode aux volcans* diffuse la voix de l'artiste qui égrène les noms de volcans en activité, témoignant ainsi sobrement de son attachement à la terre, aux forces telluriques, lesquelles, en sommeil pendant des centaines voire des milliers d'années, peuvent à tout moment se réveiller et exploser – y compris sous l'eau –, nous rappelant à quel point la nature, vulnérable, peut se révéler, elle aussi, cruelle et destructrice, comment tout peut brusquement se/nous renverser.

Est-il possible d'anesthésier la soif de pouvoir et la violence invasive de l'homme ? Bourreau et victime, médecin et malade, l'être humain est-il en voie de guérison ? Est-il encore en mesure de sauver la Terre qu'il s'acharne à détruire ? Ce sont ces questions, existentielles et politiques, à l'actualité brûlante, que Laurie Dall'Ava soulève subliminalement par des moyens poétiques et polysémiques qui, l'espace d'un temps, produisent une éclipse du monde réel pour mieux nous en faire saisir, après coup, les palpitations frénétiques et l'urgence qu'il y a de les apaiser et de les soigner ; attirer notre attention sur ces énergies invisibles, vibrantes et résistantes, qui circulent autour de nous, et en(tre) chacun de nous ; restaurer les liens qui nous unissent à la puissance de la terre, et des esprits.

(1) Auxquels il faut ajouter le bouc émissaire, d'après l'origine platonicienne du terme, repris et étendu par Jacques Derrida puis Bernard Stiegler.

(2) La sarbacane désigne aussi la canne du souffleur de verre.

PARIS

Astralis

Espace culturel Louis Vuitton / 7 février - 11 mai 2014

Cette exposition, conçue comme un parcours de l'invisible, s'avère être un voyage astral aux multiples antichambres visionnaires. Dès l'entrée, le spectateur est en effet pris de visions, happé par la lumière sidérante et tarkovskienne de Børre Sæthre. Pascal Pique, ardent commissaire de l'exposition (1), nous fait ensuite voyager à travers une obscurité immersive dans laquelle on croise un cerf magistral (Jean-Luc Favéro), des mains négatives sur les parois d'une grotte géodésique (Charley Case) ou les *Tableaux de guérison* de Vidya Gastaldon, véritables laboratoires énergétiques et alchimiques. Le tour de force de l'exposition réside dans son pouvoir fédérateur car les artistes communiquent littéralement les uns avec les autres, tout en ayant une grande autonomie. Ainsi, Damien Deroubaix réalise, du sol au plafond, une superbe installation picturale, un dévoilement métaphysique de constellations et de chimères, pendant que le son envoûtant de Myriam Mechita favorise un peu plus encore les apparitions. La magie spéculative des ex-voto est aussi mise en scène à travers les *Tambours apotropaïques* d'Art Orienté Objet, suite de talismans contre le mauvais sort et la fin du monde; sans oublier les totems fabuleux de Rina Banerjee. Précisons que *le Musée de l'Invisible* est un « projet mobile, transversal, qui renoue avec un continuum mémoriel ». On attend la suite avec impatience.

Léa Bismuth

(1) Rappelons son ambitieux cycle d'expositions *Dream Time* à la grotte du Mas d'Azil (2009-2011), dans lequel il a mis en scène l'art contemporain dans un contexte rupestre hautement chargé en symboles.

What is on show at this exhibition is the invisible. It is an astral voyage with many visionary antechambers. Visitors are subject to visions as soon as they enter, starting with Børre Sæthre's stunning, Tarkovskian light. Then Pascal Pique, the event's ardent curator, (1) takes us on a trip through an immersive obscurity where we encounter a magisterial stag (Jean-Luc Favéro), hands marked in negative on the walls of a geodesic cave (Charley Case) and Vidya Gastaldon's *Tableaux de Guérison*, labs for the study of energy and alchemy. The exhibition's most notable achievement is the way it brings together artists to communicate with one another even while retaining a high degree of autonomy. Take, for example, the synergy between Damien Deroubaix's superb floor-to-ceiling installation, a metaphysical revelation of constellations, and the enchanting sound piece by Myriam Mechita further intensifying the apparitions. The speculative magic of votive offerings is embodied in the *Tambours apotropaïques* by Art Orienté Objet, a suite of talismans to prevent bad luck and the end of the world. Then there are Rina Banerjee's fabulous totems. We should explain that *Le Musée de l'Invisible* is "a mobile, cross-disciplinary project seeking to get back to the immemorial continuum." We're eager to see the subsequent installments.

Translation, L-S Torgoff

(1) Pique also curated an ambitious cycle of exhibitions called *Dream Time* in the grotto of the Mas d'Azil (2009-2011) staging contemporary art in a highly symbolic rupestrian setting.

UN POINT DE VUE

Depuis 2013, l'artiste franco-suisse Vidya Gastaldon réintervient sur des toiles qu'elle récupère dans des Emmaüs et autres lieux de vente solidaire. Pour les faire renaître. Les réénergiser. Une série de peintures rescapées ou la métempsychose à l'œuvre.

REGARDER COMMENT
ÇA SE FAIT.

entretien : Timothée Chaillou

Art thérapie

photographies (sauf mention) : Claire Dorn

Courtesy de l'artiste et de la galerie Art : Concept,
Paris

94 - 105

Healing Painting (Neige de printemps), 2016
huile sur tableau trouvé, 41 x 52 cm
collection privée, Paris

UN POINT DE VUE

Healing Painting (Le Parc), 2015
huile sur tableau trouvé, 73 x 54 cm
collection Mameo, Genève

Vidya, dans ta série *Healing Paintings*, tu utilises des peintures trouvées pour y ajouter des éléments de ton vocabulaire visuel. Il n'y a ici ni toile vierge, ni page blanche, ces simulacres de la *tabula rasa*.

Je pense que tout a déjà été fait mais qu'il est indispensable de tout refaire. Le fait que ces peintures soient d'occasion leur donne un aspect indépassable et daté. Elles gardent cette empreinte de « croûte ».

Cette série est née de mon intérêt pour la géobiologie, les ondes vibratoires et les émissions produites par les objets d'art, en particulier. Comment un objet peut-il être le réceptacle d'intentions et ensuite les retransmettre aux regardeurs ?

Ces peintures trouvées ont peut-être recueilli beaucoup d'ondes négatives, après avoir vécu plusieurs rejets. Le titre de cette série, *Healing Paintings*, est comme une injonction : comment guérir ces peintures de ce qu'elles ont subi et les ramener à la vie ? En les récupérant, j'opère une sorte de réincarnation avec mon vocabulaire visuel.

Ces toiles sauvées ne sont pas toutes « soignées » de la même manière, certaines légèrement, d'autres gorgées de nouveaux éléments.

Il y a des toiles qui me semblent trop belles pour être abîmées ou recouvertes. Alors je travaille de manière plus subtile avec des successions de couches, de calques, comme des filtres qui permettent de voir la toile en transparence. C'est le cas pour *Le Parc* (2015) qui est une peinture d'assez belle facture. Elle me plaisait beaucoup, alors je suis intervenue de manière très légère. J'avais aussi envie de légèreté vis-à-vis du sujet même de la peinture, à la fois romantique et neurasthénique : une allée dans un parc s'enfonçant dans les ténèbres.

Tu montres les états transitoires et tumultueux de la matière, les phénomènes multipliés de croissance et de rayonnement, jusqu'à l'extase, incandescence et menaçante, des climats inquiétants, dans des paysages radiants et vibrants où tout s'épanche. Synchrétiques et non dualistes, ils sont le reflet des énergies cosmiques, divines et subtiles.

Tu dis que les *Healing Paintings* sont des entités significatives qui ne sont pas tiennes.

Oui. J'aime qu'elles ne soient pas miennes. Elles gardent une appartenance à leurs premiers peintres. C'est un ensemble circonscrit et différent de ma pratique courante. Cela participe à ce processus de déconstruction, de désidentification du statut d'artiste.

Je les aime d'autant plus que j'en ai la responsabilité. Elles me sont précieuses. Je serais comme une guérisseuse qui a comme patients des cas vraiment désespérés.

La peinture s'étend parfois aux cadres. Figuration de l'expansion de conscience par l'expansion de la peinture ?

Complètement ! Les états modifiés de conscience m'intéressent beaucoup.

J'essaie d'approcher et d'expérimenter une sorte de conscience universelle à travers tout ce que je fais (yoga, jardinage, bénévolat, etc.). Peindre c'est, pour moi, déjà se rendre disponible à cela, être présent, se mettre au service d'autres choses que de soi-même.

Il y a une dimension dionysiaque dans la puissance des expressions naturelles et surnaturelles que tu représentes. Est-ce comme cela que tu vois le monde, et les mondes inventés, en termes d'abondance, d'incandescence ?

Mon travail s'inspire autant de lectures d'enfance comme *Perlette goutte d'eau* dans les albums du Père Castor que de visions et lectures d'adultes. Chez Pierre Teilhard de Chardin, et dans les Upanishad bien sûr, j'ai trouvé des descriptions de pressentiments et de visions que j'avais, mêlant stupéfaction et émerveillement. L'abondance, le grouillement, la multiplication de la matière, je les ai aussi vécus enfant lors de fièvres très élevées. Dans ces délires, j'ai vu et ressenti les divisions cellulaires : globules, bactéries, etc. C'était terrifiant et merveilleux.

UN POINT DE VUE

Penses-tu en terme de symbiose et de fusion entre le corps (le tableau) et sa nouvelle aura (tes peintures et dessins ajoutés) ou de rehausse et d'ornement (l'ornemental étant ce qui ne peut être mêlé à un ensemble, un ajout indépendant)?

Pour *Le Parc*, mon intervention est de l'ordre de l'ornement d'un point de vue technique, mais d'un point de vue visuel cela crée un récit complètement nouveau et différent. À l'inverse, dans le cas de *A Huge Ever Growing...* (2016), la toile de départ était abstraite, ressemblait à un essai sans qualité, avec l'esquisse d'une vague expression géométrique. La peinture elle-même était de mauvaise qualité, toute craquelée. C'était un déchet sans intérêt. J'ai quasiment repeint toute la toile sauf une petite partie des quatre coins.

Quelle est ta scène primitive te poussant à l'envie de récupérer ces toiles rejetées et d'en faire tes rescapées?

Le souvenir s'est effacé... Mais une des toiles qui reste très importante est celle du portrait d'une petite fille décédée: *White Ganesh* (2014). Sur le dos de la toile, le peintre a écrit un petit mot pour les parents de cette fillette. Ce fut un véritable brise-cœur de voir cette toile dans cet état: le portrait était d'une laideur affligeante, le poème larmoyant, elle était au rebut... Comme si elle était morte plusieurs fois.

Plusieurs artistes utilisent des peintures trouvées: Cyprien Gaillard pour sa série *New Picturesque* ou Jim Shaw et son installation *Thrift Store Paintings*.

Les premières peintures retravaillées que j'ai vues étaient celles d'Asger Jorn. C'est de l'ordre du pied de nez, de l'ironie, avec des motifs rajoutés sur des figures ampoulées. Cyprien Gaillard parle clairement de modernité, de paysage et d'effacement. Ma prise en charge des peintures trouvées fait que je ne peux pas les laisser telles quelles comme le fait Jim Shaw avec ses *Thrift Store Paintings*. Dans cette installation, il y a une sorte de discours ironique sur le milieu de l'art, en mettant ces peintures de dépôt-vente dans un contexte de musée. Pour ma part, ce qui m'intéresse, c'est l'énergie et la vibration qui émane d'une peinture.



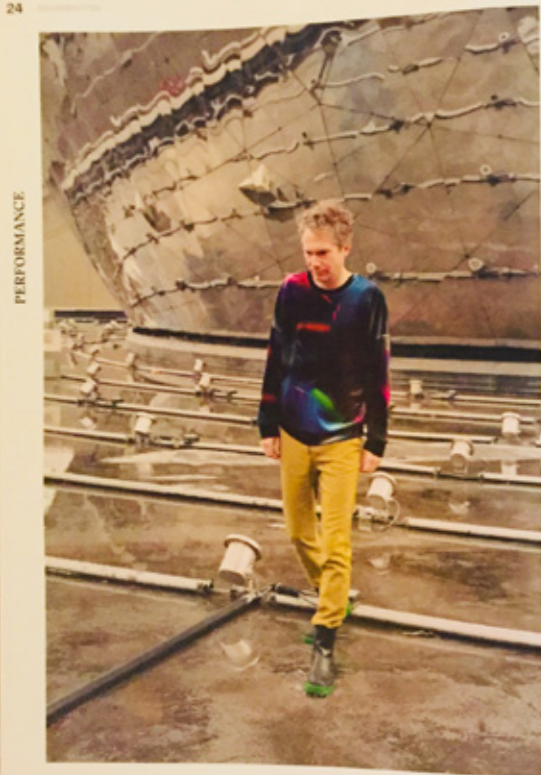
« ABRAHAM, SI TU VAS PLUS LOIN, ÇA VA ÊTRE SPORTIF »

C'est une figure saillante de l'art contemporain. Après avoir hiberné dans un ours et s'être enfermé dans une pierre, Abraham Poincheval revient tout juste d'une randonnée dans les nuages. Bien malheureux ceux qui le classent parmi les « performeurs de l'extrême » avides de records. Derrière le spectaculaire, une quête intérieure et écologique qui vise la collision entre corps et matière. Si cet artiste est un sportif, c'est bien qu'il a un temps d'avance.

Textes recueillis par Oriane Hidalgo-Lautier & Jean-Roch de Logvère
Photographe: Paul Lutz pour Moussement

Un regard hésitant et un sourire exalté sous des lunettes grassement. Pas exactement l'air que l'on se fait d'un « performeur de l'extrême », cette étiquette trop rapidement collée à Abraham Poincheval. L'homme de 47 ans vient pourtant de réaliser l'un de ses rêves : marcher sur les nuages. Quelques années plus tôt, il consentait dans un trou de 60 centimètres de diamètre pendant une semaine, au milieu d'une librairie à Marseille. Lors de toutes ces tentatives, il fait surgir ses œuvres comme des apparitions mythologiques au cœur de passages quasi-délicats : un Sappho moderne évolue en immense cybende à travers les montagnes des Alpes, un Don Quichotte sans cheval errant sur les routes de Bretagne, un crâne perché sur une motonoire géométrique à 20 mètres de hauteur, devant la Gare de Lyon à Paris.

Son épique artistique à la « conquête de l'infini » commence avec Laurent Tissot, en 2005 : le duo décide de vivre en autarcie sur les îles du Frioul, subsistant avec ce qui lui tombe sous la main. Mais c'est en solitaire qu'Abraham Poincheval a conquis les grandes institutions, tant qu'il égare le ventre d'un ours naturalisé pendant trois jours, au Musée de la Chasse et de la Nature, avant de s'en fermer dans une pierre au Palais de Tokyo et d'y casser des œufs dans une vitrine. Malgré l'engagement médiatique, Abraham Poincheval cultive dans ses performances quelque chose d'anti-spectaculaire, de l'ordre de la réinvention artistique et de la communion avec les éléments qui l'entourent. « Quand on est alone, on fait groupe. Il n'y a pas de contact avec moi-même et que l'on a besoin de soi », son frère, de 10 ans de le voir. « Plus d'artisans peuvent se targuer d'une telle réflexion écologique.



Comment présentez-vous votre travail à ceux qui ne vous connaissent pas ?

« Les gens qui ne sont pas familiers de l'art contemporain sont plus... Ils sont plus dans l'histoire et ont envie de participer parce qu'ils se posent de plein fouet comme après un évènement : un homme en armure qui marche sur le bord d'une route, un homme en train de pousser un grand cylindre en haut d'une montagne. Mes pièces concernent une habitude dans leur environnement quotidien, donc de ne se demander plus si c'est de l'art ou pas. La séparation entre l'art et la vie est un faux lien. »

Pourriez-vous nous parler de votre dernière performance, *Walk on Clouds* ?

« J'avais envie de marcher sur les nuages depuis longtemps. En une quinzaine d'années, j'ai essayé beaucoup de choses de la part des structures. Aujourd'hui, je suis de plus en plus souvent, même si ce n'est jamais gagné d'avance... Je voulais marcher sur les nuages en temps réel, mais c'était trop complexe, un réseau technique et météorologique, donc il s'agit d'une pièce filmée : je suis accablé à dix mètres en dessous d'une montagne, en haut entre 100 et 200 mètres de hauteur. On a étudié la performance au Gabon parce que les autorisations en France sont trop contraignantes. Pendant huit jours, on a expérimenté le protocole dans une forêt primaire, on peut aller, à une période où il y a beaucoup de nuages. »

Comment l'expérience s'est-elle déroulée sur place ?

« À trois heures du matin, on partait en plane bimoteur. C'est l'hiver où la nuit se couche et le jour se lève. On ressent une fluctuation entre les deux mondes, comme lorsque l'on sort d'une boîte de nuit à cinq heures et qu'on se prend de plein fouet les premiers rayons du soleil... Dans ces moments d'attente - très physiques parce qu'on boussie comme des fous fariques pour gonfler le ballon -, on est à l'affût du côté par lequel le vent se lève : le pilote avait pour qu'on ne fasse embarquer dans un train de vent, qui on ne passe plus se pose. On avait été obligé de s'échouer en pleine forêt. Dix, dix mètres en dessous, j'ai une serviette d'attente et toute la semaine ? Tout à coup, les nuages commencent à se lever. On guette le sol avec une certaine tension, l'appréhension du crash. À dix mètres de hauteur, on passe dans une autre dimension : les trajectoires des avions apparaissent au sol et deviennent une cartographie de chemins plus ou moins larges qui ne croisent sur des hectares. Le sol est étonnant parce qu'on est proche de l'équateur. Et là, je marche dans le ciel face à cet immense cercle lumineux, avec un public animal : deux angles tournent autour de moi. Quand j'arrive de jouer de l'harmonica, la femme de la forêt répond comme une sorte de chœur, c'est un gros chœur, on est seul par l'expérience. On sent une épaisseur et une humidité nouvelle dans l'air, des parfums autour qui émanent de la chaleur de la forêt. J'avais envie de pousser des centaines de kilomètres, de traverser la Manche ou l'océan Atlantique, mais on ne pouvait pas faire plus de dix kilomètres. »

Comment percevez-vous cet état d'éblouissement, en rapport avec les performances où vous vous enfermez dans une pièce ou un trou ?

« Cette pièce est une de mes projets architecturaux et raconte une histoire de ventilation. C'est une tentative de générer l'air : qu'est-ce que cette machine, le vent ? La climatisation manuelle devient fluide et fluide. Les limites sont de moins en moins tangibles, on peut les traverser, elles sont traversées aussi. Quand je suis entré dans la pièce au Palais de Tokyo, j'ai été que le médium se veut chose d'entrée, mais comme ça peut être bon, le passage de voir résister à la charge de l'enfermement, mais c'était tout l'opposé. La pièce me protégeait, elle a créé une bulle qui m'a libéré du poids de l'atmosphère. C'était une expérience inédite. Elle faisait résister le bâtiment, comme une seule. J'attendais d'ailleurs la fin de nuit à côté »

de monde. Très vite, le créneau se restreint pour créer une nouvelle temporalité. Quand j'ai posé le pied au sol en sortant de la pièce, je me suis senti écrasé sous le poids de l'atmosphère.

Vous testez les limites de la raison ?

« À chaque fois, c'est comme si j'étais sur une petite embarcation en pleine mer : il faut avoir l'endurance de l'écume, savoir accepter tout ce qui peut arriver, tout en essayant de conserver un espace vital. Pendant *Gravité*, alors que je pensais le cylindre de métal dans lequel je suis à travers la montagne, je me suis écrié pour ai les chercheurs de l'eau. La nuit est tombée : impossible de retrouver mon chemin. Il faisait 5°C, j'ai pensé que j'allais crever. Je garde cette expérience en mémoire : il faut être sûr, quand je me mettais en route dans ma vie, quand je me mettais en route en art ou en ciel ou en face d'une histoire... »

Est-ce le contact de la pierre qui provoque ces effets ? Vous entrez en communication avec elle ?

« Il y a sûrement une communication, je ne pourrais pas produire tout ce type de sensations... On devient absolu ment permis, le craquement de tomber dans la répétition, même. L'objet dans lequel je m'isolerai à un seul impact sur ma personne, le fait que j'ai un côté et la structure de l'autre, c'est un mouvement qui s'accorde. Quand j'étais enfermé dans le studio de l'Homme bleu, dans le pays du monde d'aujourd'hui. J'avais des hallucinations d'une puissance incroyable : la forme successive de la sculpture se transformait tout le temps, des paysages de ma mémoire revenaient, je pouvais sentir du vent sur le visage. »

Êtes-vous intéressé par le chamanisme ou les psychotropes ?

« Je n'ai jamais été touché par le chamanisme, je réfléchis par les drogues. Ce côté brisé dans l'art contemporain m'agace un peu. Le chamanisme relève de pratiques et de savoirs spécifiques, c'est compliqué pour l'art de les intégrer dans le champ de l'art contemporain. On ne s'impressionne pas chamanisme... Vient ces expériences m'a permis de rencontrer le muséologue Corine Bonneton, qui m'a permis de rencontrer des chamanes en Mongolie, a été reconnue par les chamanes autochtones comme l'une d'entre eux. J'ai aussi rencontré un neuroscientifique pour comprendre comment ces hallucinations peuvent être produites. »

Ces rencontres vous ressemblent-elles ?

« Je voulais faire des exercices pour sentir quand se lève une partie, pour sentir un peu plus dans mes pièces. Parce que parfois, je me dis : "Oubliez, si ce n'est plus bon, ce n'est qu'un objet". Si je devais un arc en ciel, le retour est plus étonnant très dur... J'aimais de calculer l'énergie nécessaire pour partir, mais aussi pour revenir. Il faut trouver cet équilibre. Le regard d'un neuroscientifique ou d'un chamanisme m'aide à comprendre ces accès étranges et à les partager. Et aussi, expérimentation des choses plus tendues. »

avez-vous développé une addiction à ces sensations ?

« Faire deux pièces, je m'enferme très vite. Oui, je crois qu'une sorte d'addiction s'est installée. »

Il y a une tension dans vos performances : ce sont des voyages individuels, mais vous les donnez pourtant à voir au public.

« Ça a été ma grande crainte. Pourquoi ne ferai-je pas une œuvre dans un endroit perdu, sans que personne ne soit au courant ? C'est toute la question des débats du christianisme qui se placent physiquement en situation d'attente... Non, mais parvient à se faire entendre d'une certaine manière. La ligne m'a été inspirée par l'histoire de Sésame, qui s'est installée au sommet d'une colonne, dans un endroit où les caracaras viennent à se poser. En fait, dans un endroit où les caracaras viennent à se poser, mais aussi entre les gens qui veulent le voir. Dans le film d'attente, le chamanisme, se démontrent des nouvelles du monde. De la même manière, le vide que je crée avec une pièce - parce que je ne suis pas toujours visible - m'a permis de créer un corps dans lequel ils peuvent se projeter. Cette présence des spectateurs sonner mon voyage. C'est une aventure totalement personnelle - je suis entré à l'histoire de moi-même, je pars dans une sens - mais je suis allé vers les autres. Avec *Clap*, j'ai ressenti ce va et vient permanent. Les gens ont pris l'ex-perience très à cœur : ils attendaient, s'assuraient à mes côtés quelques heures, sans qu'il ne se passe rien. On a peut-être quelque chose de très intéressant... Avec cette performance, je voulais savoir s'il est vraiment fatigant, très important, de faire échouer des rêves. Le palais de Tokyo a servi de laboratoire à cette expérience, à travers laquelle je mets à l'épreuve les notions de genre et d'espace. Quand j'ai "meur" les seuls après une sensation de conscience, j'y ai vu Uranus, Vénus... Les seuls sont comme des amorceurs produits par une adréaline intérieure. On a apprécié de l'impact que peut avoir le monde de nos mouvements. »

Vos pièces développent souvent un vocabulaire récurrent.

« Je suis un joueur actif, même si je reste très sensible aux récits de la représentation du corps et du dessin. La spiritualité n'est jamais qu'une façon de raconter ce qui nous entoure. Reprendre ces manières d'avoir perçu le monde, à des époques précédentes, je trouve ça beau. Avant que ces récits ne soient gravés dans la pierre, qu'ils deviennent face à un monde formant. Quand la peinture et la production s'éloignent, les récits permettent de créer une nouvelle temporalité et de changer de point de vue. »

Vous avez passé 13 jours dans la peau d'un ours, d'un éléphant, au Musée de la Chasse et de la Nature à Paris. Qu'avez-vous appris de la vie animale ?

« Pendant *Gravité*, je créais beaucoup d'œuvres - portraits des hommes. Finis dans leur territoire, ils me permettaient de passer... J'ai vu un lynx à deux jours 50 mètres, et des sangliers se froter à ma capsule dans la nuit. Un jour, j'ai rencontré des chamois qui commençaient »



Clap, 2014, par Y. Lévy, Centre Pompidou, Paris



HOMME BLEU, 2017, par Y. Lévy, Centre Pompidou, Paris

GRAND PAYSAN, 2018, par Y. Lévy, Centre Pompidou, Paris

GRAND PAYSAN, 2018, par Y. Lévy, Centre Pompidou, Paris

GRAND PAYSAN, 2018, par Y. Lévy, Centre Pompidou, Paris

GRAND PAYSAN, 2018, par Y. Lévy, Centre Pompidou, Paris

GRAND PAYSAN, 2018, par Y. Lévy, Centre Pompidou, Paris

GRAND PAYSAN, 2018, par Y. Lévy, Centre Pompidou, Paris

GRAND PAYSAN, 2018, par Y. Lévy, Centre Pompidou, Paris

GRAND PAYSAN, 2018, par Y. Lévy, Centre Pompidou, Paris

ARTPRESS

« INTRODUCING : LIONEL SABATTÉ »

PAR LÉA BISMUTH – 2013 (N°400)



Lors de la programmation hors des murs de la dernière FIAC, un surprenant crocodile de plus de trois mètres de long était à affût, la gueule grande ouverte, dans les serres du Jardin des Plantes. Avec une telle sculpture, mais aussi avec ses peintures et dessins, Lionel Sabatté rend hommage aux créatures archaïques, et dévoile une réflexion sur le vivant et les profondeurs de la conscience.

Ce qui frappe, à la découverte de ce travail, c'est l'énergie vitale et l'extraordinaire multiplicité qui s'en dégage. L'atelier est à l'image de l'œuvre : il y a différents postes de création, mais il s'agit d'être sur tous les fronts à la fois. Des chalumeaux, des produits en tous genres, des couleurs et un sac de dents de requins fossilisées se côtoient joyeusement : « je me plais à travailler dans la cacophonie, à rechercher de nouveaux matériaux, à concoc-ter des choses », explique l'artiste qui peut réaliser dans le même temps une sculpture en poussière et des dessins en béton.

Disparition des espèces et pensée magique

Lionel Sabatté est fasciné par l'histoire naturelle, mais aussi par l'histoire des civilisations et la question économique de l'échange. Ces deux motifs se mêlent dans ses sculptures en pièces de 1 centime d'euro qu'il réalise depuis l'établissement de la monnaie unique : plus petite entité économique possible, le centime est symbole d'une temporalité laborieuse ; c'est aussi un élément matériel qui passe de mains en mains, de poches en poches, circule et se patine. Son trésor de pièces, l'artiste dit l'avoir d'abord récolté dans les bars, tard dans la nuit, à la fin du service. Plus que jamais, la pièce de monnaie est ici le fruit d'une croyance : elle n'est investie que de la valeur qu'on veut bien lui donner. Ces sculptures en pièces sont des chimères qui ne font que suggérer des espèces disparues, à l'exemple d'un ambitieux banc de poissons composé de créatures marines imaginaires, créées à partir de souvenirs des films du Commandant Cousteau, que l'artiste a vu enfant. Les poissons aux corps de fer, d'étain et de laiton sont en train de s'asphyxier, saisis au moment de leur mort, les écailles en alerte, échoués sur le rivage d'une crise écologique et économique.




Dans une autre partie de l'atelier, on retrouve la référence aux profondeurs sous-marines, dans des peintures obscures dans lesquelles flottent des formes organiques en déliquescence. Le peintre travaille à partir des aléas de la matière qu'il dispose par tâche, étire grâce au souffle d'un sèche cheveux, dans une constante maîtrise du hasard. Le fond des mers est aussi le lieu où l'énergie fossile s'est déposée : « je suis certain qu'il y a un lien entre les profondeurs marines, ressource de toute vie sur Terre, et les abîmes de l'inconscient », dit-il, face à un éclatement de formes fluides et aqueuses.

Tu es né poussière et tu redeviendras poussière

Pour réaliser ses sculptures, Sabatté procède selon un double processus : une structure précise est à l'origine de la forme, mais cette prise de décision est mise à mal par l'intervention d'un élément incontrôlable, le matériau choisi. Ainsi, si l'on a de la chance on pourra croiser Lionel Sabatté dans la station du métro Châtelet, à Paris, dans un couloir sale, un sac à la main, en train de balayer la matière première de sa prochaine œuvre : de la poussière grise, formée par les milliers de personnes qui passent par là tous les jours, se heurtent sans se regarder, laissent une partie d'eux-mêmes sans le vouloir, courant vers leur vie quotidienne. Cette poussière — amas de cheveux et de substances incertaines — l'artiste prendra soin de la désinfecter selon un processus complexe, avant de l'utiliser pour créer une splendide meute de loups, grandeur nature, qui surprennent par leur présence : ils semblent avoir traversé les époques, comme des vestiges, des ombres molletonnées faisant étrangement penser au crépuscule de l'Histoire, à Pompéi ou à Hiroshima.

L'œuvre de Lionel Sabatté chuchote à nos oreilles : elle nous dit que la vie prolifère partout sans qu'on en ait conscience, y compris dans sa dimension morbide. Penchons nous alors sur la préciosité feinte de papillons abîmés, récupérés dans les boutiques d'entomologistes que l'artiste se plaît à « réparer » en leur redonnant un corps fait de peaux mortes et de rognures d'ongles. La mort et la vie communiquent. La beauté et l'informe s'accouplent.

Erik Samakh, le conteur en liberté

 Samantha Deman
 6 mai 2016
 Création sonore, Erik Samakh, Installation

Pierre, eau, lumière, plantes, insectes, turbines, pompes, capteurs sont quelques-uns des multiples éléments utilisés par Erik Samakh pour dialoguer avec la nature, dont il ne se lasse pas de capter les bruissements et les chants. Une conversation dont il livre le récit depuis plus de trente ans, bribe par bribe, au gré de ses installations souvent créées in situ, qui allient toujours avec une grande subtilité technologie de pointe et infinie poésie. Jusqu'au 30 septembre prochain, l'artiste est l'invité de l'édition 2016 de L'Art au fil de la Rance, parcours d'installations d'art contemporain créé en 2012 par l'association éponyme sur des sites remarquables de Plouër-sur-Rance, entre Dinan et Dinard dans les Côtes-d'Armor. A cette occasion, nous mettons en ligne le Jeu des mots auquel l'artiste a accepté de se prêter dans le cadre du dernier numéro notre e-magazine, dédié aux plasticités sonores actuelles.

Né en 1959 à Saint-Georges-de-Didonne, en Charente-Maritime, Erik Samakh a grandi et vécu en région parisienne jusqu'au milieu des années 1990 avant de partir s'installer dans les Hautes-Alpes. Il vit aujourd'hui dans les Hautes-Pyrénées, à une vingtaine de kilomètres au sud de Tarbes, où il enseigne à l'Ecole supérieure d'art des Pyrénées dans le cadre de son studio « Son et paysage ». Amusé par le principe du Jeu des mots, l'artiste s'est prêté à l'exercice avec un brin de facétie, répondant souvent du tac au tac avant de développer plus avant sa pensée.

Enfance

« Je dirais lézard ! Car c'est lorsque j'étais enfant que j'ai découvert la chasse la plus primitive qui soit : celle consistant à essayer d'attraper des lézards verts dans des genêts et autres zones un peu sèches. Cela implique un travail perceptif incroyable qui mêle l'ouïe et la vue, voire le toucher et l'odorat. Passer de l'écoute à la vision et vice versa a été pour moi un entraînement tout à fait instinctif et naturel ; dès que je perdais l'animal de vue, c'est son déplacement qui servait de repère et inversement lorsqu'il ne faisait plus de bruit. J'ai ainsi appris tout seul à zoomer sur un animal comme pourrait le faire un rapace et je suis par ailleurs capable de reconnaître une couleuvre, un lézard et une vipère sans les voir ! Je passais toutes les vacances au bord de l'océan Atlantique, à Saint-Georges-de-Didonne, près de Royan, mais je suis un enfant de banlieue : j'ai fait toutes mes études en banlieue nord de Paris où ma mère a été institutrice, puis directrice d'école maternelle ; c'est sans doute elle qui m'a communiqué le goût de la transmission. »

Atelier

« Je réponds laboratoire. Adolescent, ma chambre était déjà une espèce de laboratoire d'expérimentation du vivant, soit un atelier d'artiste moderne avec vivarium, marécage et autres fatras.

En ce moment, je suis au milieu de mon atelier, qui fait 90 m² ; des baies vitrées remplacent deux des murs – le lieu est un ancien restaurant – et offrent une vue plongeante sur la forêt. Je me sens comme dans un observatoire, c'est absolument extraordinaire ! Ma compagne et moi sommes – comme je le dis souvent – des chasseurs-cueilleurs ; nous sommes donc au milieu de notre élément et pouvons observer continuellement rapaces, biches, chevreuil, etc. Voilà d'ailleurs un oiseau de proie qui traverse le vallon. C'est juste magnifique... »

Musique

« Alors, je dis joueur de flûte ! C'est la manière dont je nomme mes flûtes solaires, que j'utilise depuis 1997, car leur musique est comme celle qui vous entraîne dans la rivière malgré vous, les sons des flûtes étant plutôt comme des harmoniques du paysage que l'on amplifierait. Lorsqu'elles sont installées dans un lieu, c'est en effet la nature de l'endroit qui est amplifiée, en offrant une autre appréhension. La notion de musique que j'évoque ici est de l'ordre du conceptuel, c'est une image... Quant aux mélodies qui naissent de ce que je fais, elles m'inspirent de la prudence : je cherche à être le plus ouvert possible, à ne pas orienter l'installation vers une mélodie trop évidente, car la musique a quelque chose de sophistiqué, de culturellement trop pertinent. Et ce n'est pas ça qui m'intéresse dans les sons ; même si je sais que je suis parfois proche de la musique, ce n'est absolument pas une source d'inspiration. »

Couleurs

« Si on parle du rapport entre couleurs et sons, il s'agit pour moi d'une construction culturelle de l'esprit. Je peux vous affirmer que le *do* est bleu ou que le *la* est vert. Et pourquoi pas rouge ?! C'est d'une totale subjectivité, même s'il semble facile d'associer les hautes et les basses fréquences avec respectivement les ultraviolets et les infrarouges. La lumière, par contre, est importante au regard de l'ouïe, des partitions, des notes de musique ; par son inscription dans le paysage également. La première fois que je m'en suis vraiment rendu compte, c'était sur l'île de Vassivière, en 2003 : j'y avais conçu l'installation *Graines de lumière* de telle façon qu'on la voie depuis l'autre côté du lac. Plus de 325 graines de lumière blanche étaient disséminées dans un contexte de paysage sans lumière parasite ; clignotant lentement, elles avaient pratiquement la couleur des étoiles, ce qui entraînait, entre chien et loup et toute la nuit, une forme de confusion entre le ciel et la forêt. J'ai alors pris conscience du fait que j'avais construit cette installation exactement de la même façon qu'avec des grillons ou des petits crapauds – qui émettent des sons très ponctués et très pointus : c'était donc visuellement sonore, tous ces points dans le paysage étant comme autant de notes sur une portée. »

Végétal

« Le mot qui me vient est bambou. Parce que je suis collectionneur de bambous – dans ma région, il doit en exister près de 400 espèces, plus de 1 000 à l'échelle du globe –, parce que mon premier fils s'appelle Bambou, parce que c'est une plante particulièrement sonore : son histoire est en grande partie liée aux instruments de musique et la vitesse à laquelle elle pousse est parfois ahurissante, au point qu'il y a des périodes où l'on peut la voir s'élever en temps réel – or, tout ce qui est en mouvement fait du bruit. C'est aussi une plante animale : lorsque les turions sortent de terre, ils ressemblent à des bestioles poilues ! Certaines sections évoquent par ailleurs l'os de manière incroyable, même en termes de son, du fait de leur dureté. »

Paysage

« Cela évoque forcément la notion d'image, mais aussi de paysage sonore, telle que développée par

Murray Schafer dans son magnifique ouvrage *The Soundscape* (traduit en français par *Le Paysage sonore : le monde comme musique*). Un livre découvert lorsque j'étais étudiant à l'Ecole nationale supérieure d'arts de Paris-Cergy, fondateur à bien des égards, notamment en termes de pollution sonore : car à partir du moment où il y a un paysage, on peut le polluer. A force d'être attentif au milieu dans lequel je travaille, le paysage est devenu pour moi un ensemble d'informations à la fois global et rempli de détails qui m'indiquent par exemple la nature du sol, le fait qu'il soit ou non travaillé par des paysans, le type de pollution que pourrait subir le site, etc. Avec mes yeux, mes oreilles et toute la culture transversale acquise au fil du temps, c'est aujourd'hui un immense plaisir de pouvoir lire des paysages. »

Voyage

« Je l'associe au mot histoire. Une nouvelle fois, cela correspond à nos origines de chasseurs-cueilleurs. Quand on part chasser, on revient au village avec des prises et pour raconter son expédition. De la même manière, le voyage permet de ramener des sons, des images, de la nourriture intellectuelle et implique le devoir de revenir et de conter des histoires. Récemment, j'étais en Nouvelle-Zélande. J'ai été marqué entre autres par la relation des oiseaux aux hommes, totalement différente de celle ayant cours sur le Vieux Continent : ils viennent vers vous, souvent pour des problèmes de territoires, sans bien se rendre compte des risques encourus. Le weka, par exemple, animal fétiche des Maoris, occupe un espace d'environ un hectare : dès qu'il entend une voiture, il part à sa rencontre. J'ai beaucoup pêché également, c'est une passion partagée avec ma compagne ; il y a là-bas un nombre incroyable de rivières et de lacs. D'ailleurs, on ne rêve que d'y retourner ! »

Transmission

« Je pense logiquement à vibration. Tout homme qui a un savoir(-faire) se doit de le transmettre. Cela lui permet aussi d'évoluer, car l'exercice mental qu'implique la transmission apporte obligatoirement quelque chose : une prise de distance, une autre manière d'appréhender le sujet, voire de se regarder soi-même, de s'observer ; je pense que c'est nécessaire. Pour ma part, j'ai d'abord enseigné à l'Ecole nationale supérieure d'art de Dijon, entre 1988 et 1996, avant de rejoindre celle d'Aix-en-Provence, où je suis resté dix ans, après un détour par l'Ecole nationale supérieure de la photographie d'Arles, où je réveillais l'ouïe des photographes. Depuis trois ans, j'enseigne à Tarbes. Je dois être l'un des artistes et professeurs d'école d'art français qui a dû être le plus mobile ! Chaque école est une nouvelle aventure par laquelle j'essaie notamment de transmettre – outre la joie de vivre ! – des notions d'attention au milieu, qui peuvent servir dans le cadre d'une pratique artistique, bien sûr, mais aussi lorsqu'on rentre dans une salle pour préparer une expo : on ne pense pas assez souvent à l'acoustique d'un lieu, or il y a des endroits où l'expo naît de la volonté d'en changer l'acoustique : quand j'organise des grands plans d'eau dans un espace, par exemple, la réverbération induite est autant visuelle que sonore. »

Silence

« Les zones de silence me viennent spontanément à l'esprit. J'ai pensé très tôt à travailler sur cette idée de silence et c'est ainsi que j'ai découvert cette expression sur la carte au 1/25 000 de la forêt de Fontainebleau. Il s'agit d'espaces déterminés par les forestiers, parfois entièrement grillagés et interdits aux êtres humains comme aux gros animaux. C'est un silence par l'absence, permettant de protéger la flore et la micro-faune. Les *Zones de silence* sont aussi le titre d'une pièce où j'envahis des lieux d'exposition avec des bambous : je joue avec les mots pour évoquer cette double capacité de la plante à transmettre par son bruissement les voix de nos morts – à Madagascar, notamment, la tradition veut que

l'on plante des bambous là où sont enterrés les anciens – comme à créer des barrières sonores – au Japon et en Chine par exemple –, soit en étouffant le bruit, soit en en produisant à l'aide du vent. »

Liberté

« Là, j'ai envie de revenir à la sensation de liberté éprouvée en Nouvelle-Zélande, violente pour nous Européens. Plus largement, c'est une quête, une manière de vivre le plus libre possible, sans doute illusoire... Elle n'en reste pas moins essentielle. Pour ma part, j'ai décidé de quitter Paris assez tard, en 1995, pour aller vivre dans les Hautes-Alpes et développer cette liberté d'aller courir les bois et les rivières, comme nous y incitait John Cage ! C'est là où l'on apprend le plus sur la musique, le silence, les sons, et tant d'autres choses... Quand je reviens sur Paris, c'est évidemment pour raconter mes histoires ! Et transmettre, aussi, ma manière de vivre comme ma façon d'être libre. »

A la rencontre des fées

Le lieu a été baptisé « Champ des Roches » ou, plus poétiquement, le « Cimetière des Druides ». Situé sur la commune de Pleslin-Trigavou, dans les Côtes-d'Armor, il a la particularité d'abriter quelque 65 menhirs, dispersés au pied de chênes centenaires. C'est l'endroit choisi par Erik Samakh pour intervenir dans le cadre de la quatrième édition du parcours d'art contemporain L'Art au fil de la Rance – organisé par Hélène de Ségogne –, à laquelle il a été convié avec Vincent Mauger. L'artiste est venu implanter une multitude de lucioles, comme autant de fées des mégalithes, « *qui se réveilleront lentement à la tombée du jour* ». « *S'il y a un chant qui a ce pouvoir-là, c'est bien le chant des lucioles, affirme-t-il. Les lucioles sont comme les fées, puissantes et fragiles à la fois. Comme les lucioles, les fées disparaissent et avec elles nos rêves et nos libertés.* » Une légende raconte en effet que cet alignement ancestral est l'ouvrage de fées qui, s'ennuyant, entreprirent de transporter des pierres vers le Mont-Saint-Michel – en vue de sa construction –, mais les laissèrent tomber en chemin, sous le coup de la fatigue. « *J'aime ce genre de site, complètement ouvert, c'est le cas de figure que je préfère. Il y a forcément des gens qui tomberont dessus par hasard... et qui verront donc des fées !* »

Retrouvez Erik Samakh sur le site [Gallery Locator](#).

Curriculum vitae (sélection)

Art Orienté Objet

Marion Laval-Jeantet & Benoît Mangin forment un duo d'artistes créé en 1991 à Paris.

Ils vivent et travaillent à Montreuil.

www.artorienteobjet.com

Art Orienté bjet est représenté par la Galerie Les Filles du Calvaire, Paris.

www.fillesducalvaire.com

Expositions personnelles

2019 *Art Orienté Objet, L'air frais de la nuit est un soulagement*, Château fort - Musée pyrénéen, Lourdes.

2018 *Slow Art*, Galerie Les-filles-du-calvaire, Paris.

No man's land, un projet organisé par Marion Laval-Jeantet et Benoît Mangin, Musée d'Art Moderne Grand-Duc Jean, Luxembourg.

2017 *De verre et d'os*, Musée de la Mine et du Développement durable du Bois du Luc, World Heritage Site, dans le cadre de la Biennale ARTour, Belgique.

2016 *Microbiota*, Musée des Beaux-Arts de Dole et Musée Louis Pasteur, Dole.

2015 *Andachtsraum*, Centre d'art La Maréchalerie, École Nationale Supérieure d'Architecture de Versailles.

Expositions collectives

2020 *L'Abeille Blanche*, Le Musée de l'Invisible, Le Parvis centre d'art contemporain, Ibos.

2019 *Bêtes de scène*, Villa Datris, Fondation pour la sculpture contemporaine, L'Isle-sur-la-Sorgue. Sorcières !, H2M Espace d'art contemporain, Hôtel Marron de Meillonas, Bourg-en-Bresse. *Femmes*, le printemps culturel de Bourk, Bourg-en-Bresse. *Art Brussels*, Bruxelles. *Lignes de vies - une exposition de légendes*, MAC-VAL, musée d'art contemporain du Val-de-Marne, Vitry-sur-Seine. *Les visionnaires*, 24 Beaubourg, Paris.

Charley Case

Charley Case est né en 1969.

Il vit et travaille à Bruxelles.

www.charleycase.com

Expositions personnelles

2019 *Les Estampes 2015-2018*, musée du dessin et de l'estampe originale, Gravelines.

2016 *L'âge du faire*, Biennale de la photographie, Liège.

2015 *De corpore*, Ateliers des Fucam (UCL), Mons. *Les Estampes 1998-2015*, Maison Folie, Maubeuge.

Expositions collectives

2020 *L'Abeille Blanche*, Le Musée de l'Invisible, Le Parvis centre d'art contemporain, Ibos.

2019 *Les vacances de Monsieur Magritte*, Espace d'Art François-Auguste Ducros, Grignan.

2018 *Signes de la Terre*, FCA, Fernelmont. *Titre à venir*, CACL, Lacoux. Bienvenue, musée L, Louvain-La-Neuve.

2017 *Pierres de visions*, CAIRN centre d'art, Dignes-Les-Bains. *L'arbre visionnaire*, CACL, Lacoux.

2016 *Wall Drawings*, MAC, Lyon.

2015 *Sur les traces de citrouille amère*, Galerie Triangle Bleu, Stavelot. *De Mineralis, Pierres de Visions*, IAC, Villeurbanne. *Rêve Caverne*, Château-Musée, Tournon-sur-Rhône.

Laurie Dall'Ava

Laurie Dall'Ava est née en 1982.

Elle vit et travaille en France et à l'étranger.

www.laurie-dallava.com

Expositions personnelles

2020 *Archives sauvées des eaux*, Maison Salvan centre d'art contemporain, Labège.

2019 *Les terres élémentales*, Les limbes, Saint-Etienne. *Le disque d'émeraude*, Le Creux de l'Enfer centre d'art contemporain, Thiers.

2018 *From ashes to honey*, résidence Caza d'Oro, Le Mas d'Azil. *Tuer/Guérir*, galerie Espace pour l'Art, Rencontres photographiques, Arles.

De soufre et d'azote, production CPIF, Parc culturel de Rentilly.

Expositions collectives

2020 *L'Abeille Blanche*, Le Musée de l'Invisible, Le Parvis centre d'art contemporain, Ibos.

2018 *A hole in time*, La Traverse, Paris.

2017 *Morceaux choisis*, galerie Bubenberg, Paris. *Supra Réel*, Memento, Auch.

2016 *Panorama*, Frac Occitanie, Le Carmel, Tarbes.

2015 *Accords magnétiques*, IMMIX, Paris. *Mezzanine Sud*, Prix CIC pour l'art contemporain, Les Abattoirs, Musée-Frac Occitanie, Toulouse.

Philippe Deloison

Philippe est né en 1944.

Il vit et travaille à Paris.

Expositions collectives

2020 *L'Abeille Blanche*, Le Musée de l'Invisible, Le Parvis centre d'art contemporain, Ibos.

2019 *Energieïa, L'énergétique des œuvres d'art*, Le Musée de l'Invisible, Topographie de l'Art, Paris.

2017 *Athantor, Petite suite alchimique #1*, Le Musée de l'Invisible, CRAC, Sète.

Pierres de Visions, Le Musée de l'Invisible, Musée Gassendi, Digne-Les-Bains.

2016 *L'arbre visionnaire*, Le Musée de l'Invisible, Centre d'art contemporain de Lacoux, Lacoux.

Jean-Luc Favero

Jean-Luc Favero est né en 1969.

Il vit et travaille à Grazac (Tarn).

www.jlfavero.com

Expositions personnelles

2017 *Supernature*, Musée du Pays Rabastinois, Rabastens. Atelier brut, Grazac.

2016 *Dessinature*, La Garenne.

2014 *Supernature*, Musée de l'Abbaye Sainte-Croix, Les Sables d'Olonne. *Ma petite église*, La Chapelle, Abbaye de Bonnefont, Saint-Martory.

Expositions collectives

2020 *L'Abeille Blanche*, Le Musée de l'Invisible, Le Parvis centre d'art contemporain, Ibos.

2019 *Energia*, Galerie Topographie de l'art, Paris. *Berg im Berg*, Galerie kunst Grenz, Konstanz, Allemagne. *Nature Paysage*, Galerie Prodomus, Paris. *Les Visionnaires#3*, Musée de l'Invisible, Paris. *Hotel de Pierre*, Confort des Etranges, Toulouse.

2018 *Terre rare*, Musée Raymond Lafage, Lisle-sur-Tarn. *Montagnes*, Galerie Prodomus, Paris.

2017 *Favero Bornstuck*, Artopie, Centre de création Artistique, Meisenthal.

2016 *Vision Nature*, Galerie Prodomus, Paris. *Un autre monde*, Musée de l'Invisible, Galerie du jour Agnès.B, Paris.

L'arbre visionnaire, Musée de l'Invisible, CACL, Lacoux.

2015 *De Mineralis*, I.A.C - Musée de l'Invisible, Villeurbanne. *Rêve-Caverne*, I.A.C - Musée de l'Invisible, Château-Musée de Tournon-sur-Rhône.

Vidya Gastaldon

Vidya Gastaldon est née en 1974.

Elle vit et travaille à Genève.

Vidya Gastaldon est représentée par la Galerie Art : Concept, Paris.

www.galerieartconcept.com

Expositions personnelles

2019 *Objets peints au feu de bois*, Galerie Art : Concept, Paris.

2017 *Push the earth with your knees, the sky with your head*, Art Bärtschi & Cie, Genève.

2016 *Les Rescapés*, Musée de l'Abbaye Sainte-Croix, Les Sables d'Olonne. *Hello From the Other Side*, Galerie Art : Concept, Paris.

Expositions collectives

2020 *L'Abeille Blanche*, Le Musée de l'Invisible, Le Parvis centre d'art contemporain, Ibos. *Zahl, Rhythmus, Wandlung*, Kunsthalle Ziegelhütte, Appenzell, Suisse.

2019 *Retour à Rome*, Istituto Svizzero, Rome. *Futur, ancien, fugitif*, Palais de Tokyo, Paris. *Flower Power*, Hôtel La Louisiane, Paris. *Strategic Vandalism: The Legacy of Asger Jorn's Modification Paintings*, Petzel, New York.

2018 *Auto fictions - Contemporary drawing*, Wilhelm Hack Museum, Ludwigshafen am Rhein, Allemagne. *Loup y es-tu ? Bestiaire et Métamorphoses*, Château de Maisons, Maisons-Laffitte. *Out Of The Box*, Les Editions Ardeïs et la Galerie Papiers Gras, Genève. *White Blood Blue Night*, CAC La Traverse, Alfortville. *Sundown*, Art Bärtschi & Cie, Genève. Suisse.

Abraham Poincheval

Abraham Poincheval est né en 1972.
Il vit et travaille à Marseille.

Abraham Poincheval est représenté
par la Galerie Sémiose, Paris.
www.semiose.com

Olivier Raud

Olivier Raud est né en 1969.
Il vit et travaille à Maubourguet.
www.ballot-flurin.com

Lionel Sabatté

Lionel Sabatté est né en 1975. Il vit et
travaille à Paris et Los Angeles.
www.lionelsabatte.org

Erik Samakh

Erik Samakh est né en 1959.
Il vit et travaille à Astugue.
www.documentdartistes.org

Expositions / Performances

- 2019** *Paysage paysage*, La Vigie,
Parc du Domaine de Vizille,
Musée de la Révolution
française, Vizille.
- 2018** *Le chevalier errant, l'homme
sans ici*, Lieux Mouvants, Centre-
Bretagne.
L'Homme Lion, Musée-Forum de
l'Aurignacien, Aurignac.
- 2017** La Vigie, BIG Festival, Genève.
Abraham Poincheval, Palais de
Tokyo, Paris.
- 2016** *La Bouteille*, Frac Paca,
Marseille ; IAC place Lazare
Goujon, Villeurbanne ; Jardin
Hortus, Départemental
Museum, Arles ; Place Jean
Jaurès, Villeneuve-lès-Avignon
; Miribel Jonage Grand Parc
for the Woodstower Festival, Île
de Miribel-Jonage ; Berges du
Rhône, Andancette ; Camp de
base, IAC, Villeurbanne ; La nuit
des musées, Lausanne.
La vigie urbaine, Nuit Blanche
2016, Place Louis Armand, Gare
de Lyon, Paris.
La Vigie, La Créée centre d'art
contemporain, Rennes.
- 2015** *La Bouteille*, Plage Napoléon,
Port-Saint-Louis-du-Rhône.

Expositions collectives

- 2020** *l'Abeille Blanche*, Le Musée de
l'Invisible, Le Parvis centre d'art
contemporain, Ibos.
Des marches, démarches, FRAC
Paca, Marseille.
Humanimalismes, Topographie
de l'Art, Paris.
- 2019** *En chemin*, Musée d'art de
Nantes, Nantes.
15e Biennale de Lyon, Lyon.
*Lignes de vies - une exposition
de légendes*, Val-de-Marne
Contemporary Art Museum,
Vitry-sur-Seine.

Expositions collectives

- 2020** *l'Abeille Blanche*, Le Parvis
Centre d'art contemporain,
Ibos.
- 2019** *Energeïa, L'énergétique des
œuvres d'art*, Le Musée de
l'Invisible, Topographie de l'Art,
Paris.
- 2017** *Athanor, Petite suite alchimique
#1*, Le Musée de l'Invisible,
CRAC, Sète.
Pierres de Visions, Le Musée
de l'Invisible, Musée Gassendi,
Digne-Les-Bains.
- 2016** *L'arbre visionnaire*, Le Musée
de l'Invisible, Centre d'art
contemporain de Lacoux,
Lacoux.

Expositions personnelles

- 2020** *Jungle*, Backspace,
Los Angeles.
Solo show, Galerie Ceysson &
Bénétière, New York.
Concrétions excentriques,
Espace Julio Gonzalez, Arcueil.
Solo show, Fondation Bullukian,
Lyon.
- 2019** *Lionel Sabatté à la grotte de
Bédeilhac*, Grotte de
Bédeilhac, Ariège / Dans le
cadre de la manifestation
In Situ : Patrimoine et art
contemporain.
Lionel Sabatté : sculptures,
Centre d'art nomade, Toulouse.
*Qui sait combien de fleurs ont
dû tomber*, Nouvel Institut
Franco-Chinois, Musée
Gadagne et Fondation
Bullukian, Lyon.
Morphèmes, Galerie Ceysson &
Bénétière, Luxembourg.
- 2018** *Eloge de la métamorphose*,
Christie's, Paris.
La morsure de l'air, Galerie
Ceysson & Bénétière, Paris.
Demeure, Patio de la Maison
Rouge, Fondation Antoine de
Galbert, Paris.
Tanières, Atelier Estienne,
Centre d'art contemporain,
Pont-Scorff.

Expositions collectives

- 2020** *l'Abeille Blanche*, Le Musée de
l'Invisible, Le Parvis centre d'art
contemporain, Ibos.
- 2019** *Jardinons les possibles*, Les
Grandes Serres de Pantin.
Une bouteille à la mer !,
Aquarium de Paris, Paris.
*Brume dorée, cendre et
poussière*, partenariat Mairie de
Mende/FRAC-OM/L'Enfance de
l'art/ Pays d'art et d'histoire,
Mende.
Sorcières !, H2M Espace d'art
contemporain, Bourg-en-Bresse.

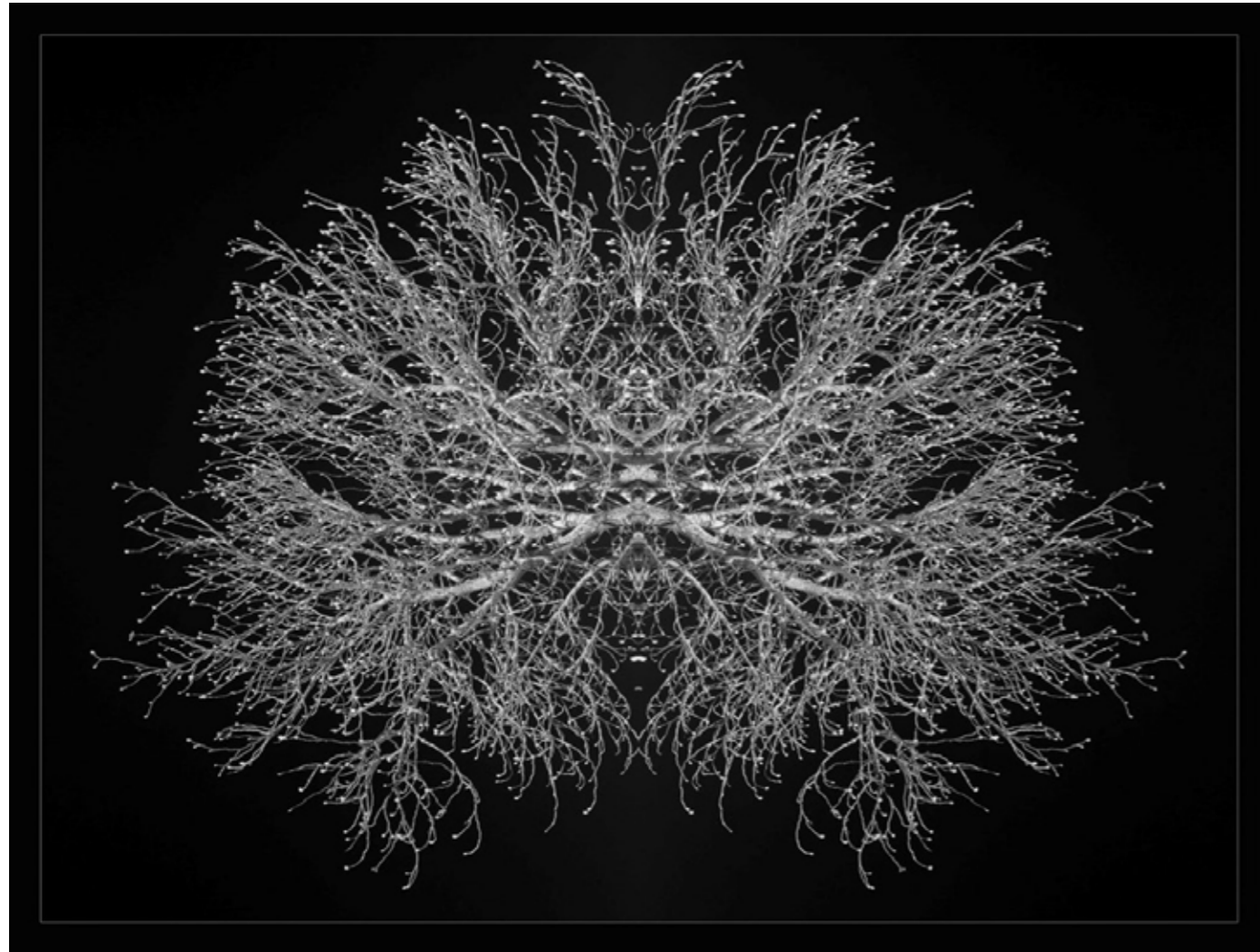
Expositions personnelles

- 2019** *Sonnailles et lucioles*, grand
cloître de l'abbaye de
Fontevraud.
Tableaux de chasse,
AEDAEN Gallery, Strasbourg.
- 2018** *Alvéoles*, Espace Marengo,
Bordeaux.
- 2017** *Parrat (installation sonore) et
Vu de l'atelier (photographies)*,
Musée des Beaux-Arts de
Bordeaux.
Les flûtes de la Bâtie, Claix.
- 2016** *Au fond du bois ou gardiens de
sommeil*, Galerie Mi*, Paris.
Les fées lucioles, Installation de
lucioles solaires sur le site de
mégolithes de Pleslin-Trigavou,
L'Art au fil de la Rance.
- 2015** *La nuit des Abeilles*, FIAC hors
les murs, Maison de la radio,
Paris.
Les grenouilles du marais,
installation sonore et résidence
à Belval, Musée de la chasse
et de la nature / Fondation
Sommer, Paris.
*Studiolo et flûtes de
Monbazillac*, Résidence et
exposition, Château de
Monbazillac.

Expositions collectives

- 2020** *l'Abeille Blanche*, Le Musée de
l'Invisible, Le Parvis centre d'art
contemporain, Ibos.
- 2019** *Pirilampos*, Projeto entre
serras, Université Denison,
Granville, Ohio.
- 2018** *Des artistes et des abeilles*,
Topographie de l'Art, Paris.
- 2017** *Pirilampos*, Projeto entre
serras, nas serras da Estrela,
Açor, Gardunha e Mesas,
Portugal.
*Mouches pavens ou les
lucioles effroyables*, Horizons,
Arts Nature, Puy de Sancy.

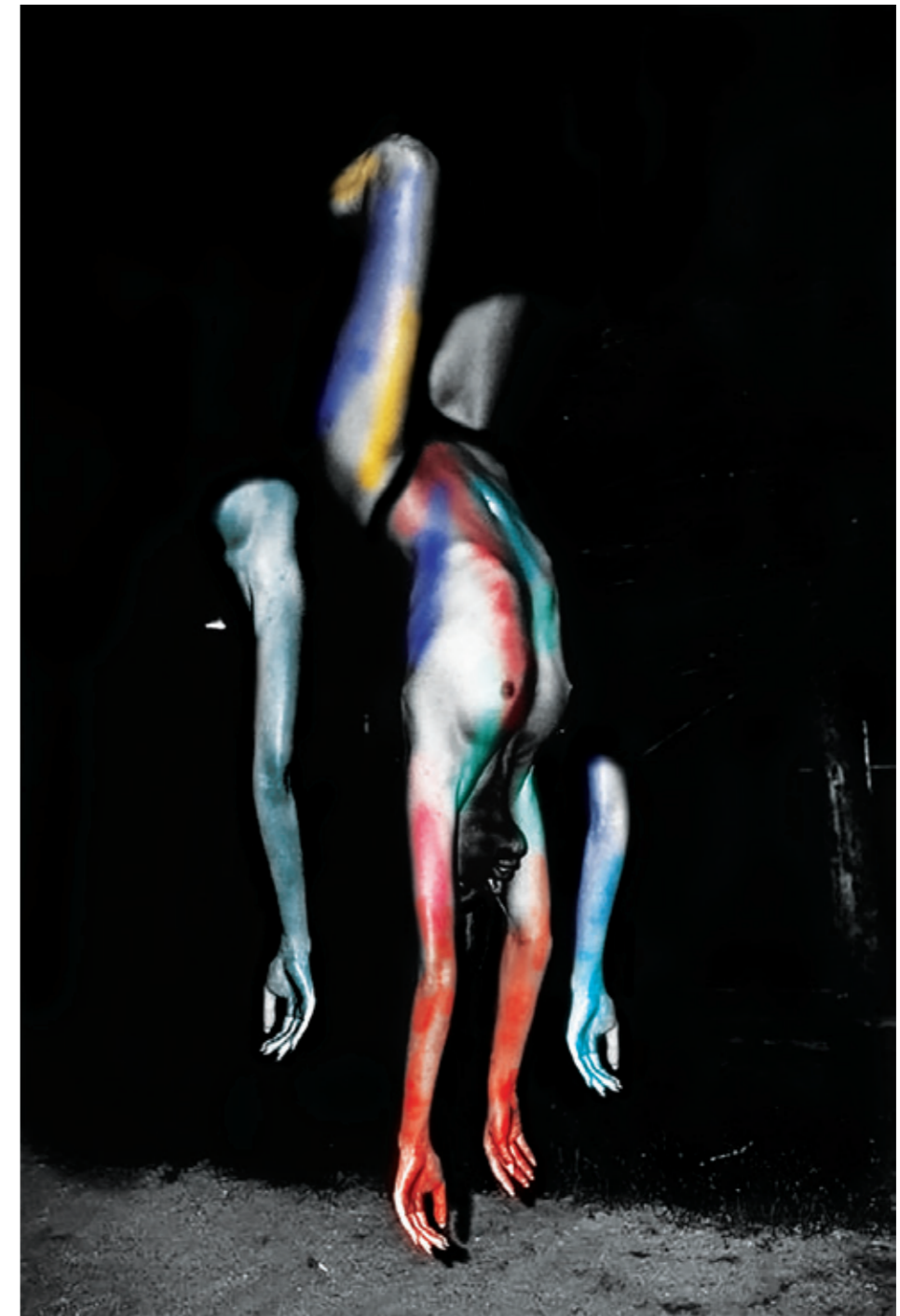
André Hemelrijk



André Hemelrijk, *La reine des abeilles*, 2020.
Photographie. © et courtesy Antonio Couto.

André Hemelrijk est diplômé de l'école Fotovakschool à Apeldoorn (Pays-Bas). Il découvre la photographie infrarouge en 1988. Depuis 2014, il développe un travail dédié aux arbres : *L'arbre en lumière*. Avec la technique de la photographie infra rouge, il montre la beauté de la terre et capte l'énergie rayonnante des arbres qui se diffuse à travers les images. Pour l'artiste, mettre ainsi la nature en valeur, ou en lumière, revient à mobiliser les consciences pour préserver notre patrimoine le plus précieux. Et peut-être aussi, nous transmettre l'énergie nécessaire pour cela à travers les arbres qu'il considère comme des antennes et des transmetteurs.

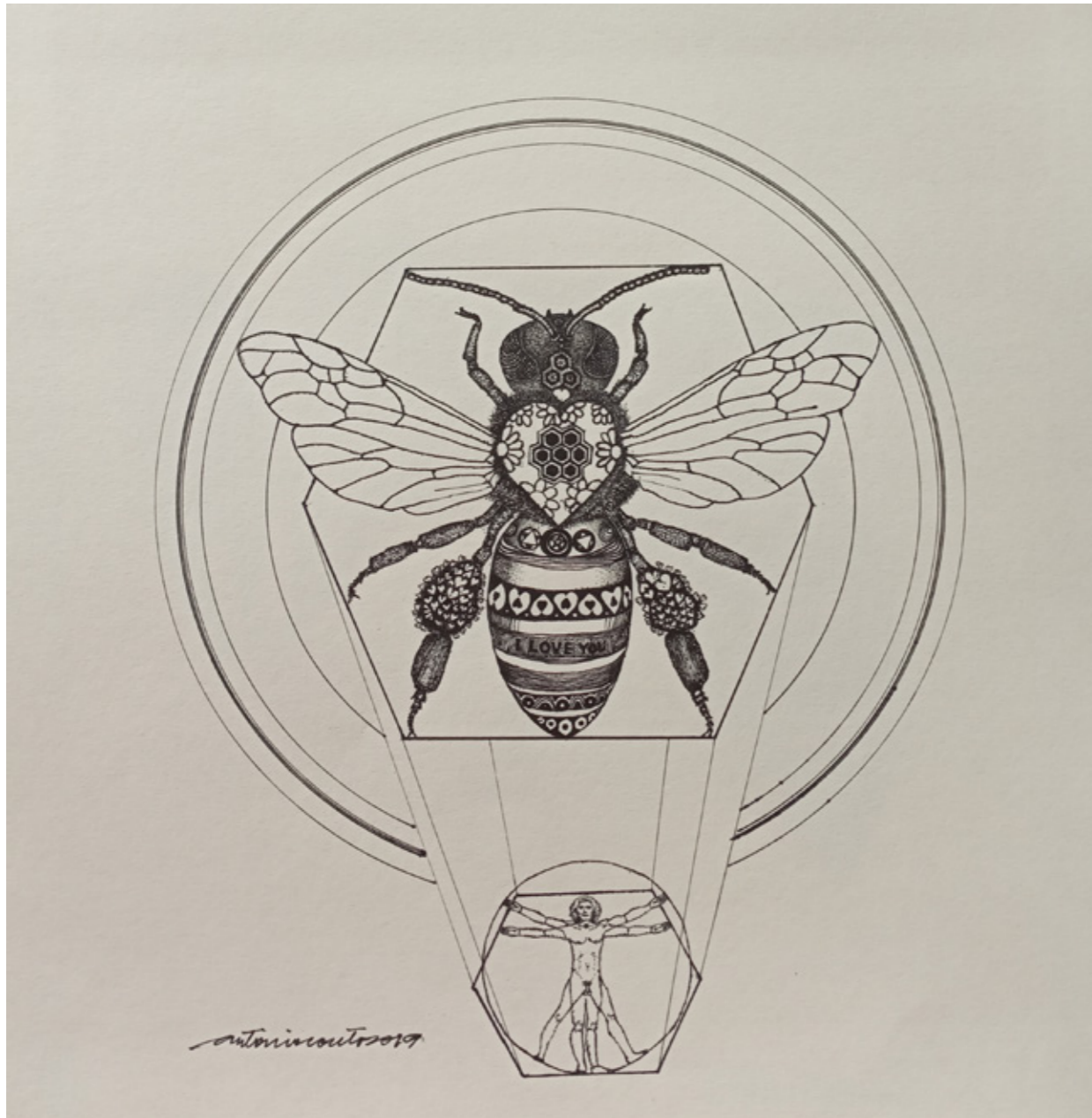
Pour le *Manifeste de l'Abeille Blanche*, André Hemelrijk propose une image qu'il a recomposée sur le principe des fractales à partir d'une branche d'arbre et qu'il intitule *La reine des abeilles*. Cette image a elle-même généré une structure et des motifs qui renvoient curieusement au dessin de l'anatomie de l'abeille et de son système nerveux. Comme si la trame et l'énergétique des arbres et du monde végétal était proche de celles des hyménoptères. Il est vrai que l'arbre et l'abeille ont en commun une véritable alchimie de la lumière qu'ils cristallisent chacun à leur manière.



Myriam Mechita, *L'or perlé de tes doigts, douce amie, m'a fait creuser le sol jusqu'au bleu*, 2020.
Dessin, 60 x 40 cm. © et courtesy Myriam Mechita.

De double origine kabyle et française, Myriam Mechita produit une œuvre dont la poétique semble vouloir transcender l'évocation de nos souvenirs et de nos peurs. Avec une rare luxuriance plastique et visuelle, qui touche parfois à l'extase baroque, cette artiste est intimement liée aux énergies des profondeurs de l'être et de l'univers. Elle a par exemple réalisé plusieurs œuvres issues de ses rencontres avec les cultures amérindiennes des Etats-Unis ou Aborigènes d'Australie. Myriam Mechita est également enseignante à l'école des Beaux-Arts de Caen où elle a fait installer des ruches sur le toit de l'établissement.

Pour le *Manifeste de l'Abeille Blanche*, Myriam Mechita propose *L'or perlé de tes doigts, douce amie, m'a fait creuser le sol jusqu'au bleu*. Synthèse de la relation à l'abeille blanche, l'image de ce corps à quatre mains, flottant dans le noir, est une sorte de reine renversée annonçant les mutations à venir.



Antonio Couto, Sans titre (*L'Abeille de Vitruve*), 2020.
Dessin. © et courtesy Antonio Couto.




Europabee, copyleft Charley Case et le Musée de l'Invisible.


Eric Andrieu est député européen, il est reconnu pour son engagement en faveur de la biodiversité et des abeilles. Qui a donné lieu à des prises de position courageuses et à un travail de fond à l'échelle de l'Europe. Eric Andrieu a été invité à apporter une contribution au Manifeste de l'Abeille Blanche sous la forme d'une documentation permettant de faire le point la protection des abeilles. En particulier à travers des projets de loi, des rapports ou des circulaires de la Communauté Européenne. Ou de sa tribune dans le journal *Le Monde* de juillet 2019 où il a dénoncé les renoncements et les reculades de l'administration européenne face aux lobbys de l'agrochimie.


Antonio Couto a une grande expérience des abeilles et de leur énergétique. Notamment à travers sa pratique d'apithérapeute qu'il développe depuis une vingtaine d'années et qui consiste à prodiguer des soins à partir des produits de l'abeille comme le miel, la propolis, la gelée royale, le venin. En particulier à partir de la piqûre d'abeille dans une forme d'api-puncture dont l'usage provient de différentes cultures anciennes (Chine notamment). Antonio Couto a aussi une pratique personnelle de dessin et de peinture.

Il réalise depuis peu des peintures de soin en suivant les principes du D. Masaru Emoto qui a travaillé sur les effets de la pensée et des émotions sur l'eau avec ses photographies de cristaux d'eau. Ce qui induirait que les émotions ressenties, à la vision d'une œuvre d'art par exemple, pourraient potentiellement informer le corps humain qui est composé à 60% d'eau. L'œuvre qu'a proposée Antonio Couto pour le *Manifeste de l'Abeille Blanche* est un dessin au trait qui renvoie au fameux pentacle de Léonard de Vinci, où l'humain est remplacé par une abeille.

Myriam Mechita, l'intranquille

 Samantha Deman

 8 mars 2019

 Céramique, Création sonore, Dessin, Peinture, Sculpture

« Quand je vois les pièces que je dois produire, car je pense que c'est de l'ordre de la vision, il n'y a aucune discussion, ni sur la forme, ni sur le fond », explique Myriam Mechita. Passant de la feuille au volume, du bronze à la céramique, de la vidéo à la création sonore ou encore à l'écriture, la plasticienne française, installée depuis une douzaine d'années à Berlin, analyse sa pratique comme « une sorte de constellation d'éléments » complémentaires se développant selon différents axes autour du dessin, son cœur originel. Jusqu'au 6 avril, le Transpalette, à Bourges, offre l'occasion de plonger dans son univers singulier, tout aussi minimal qu'ultra réaliste et figuratif. Pas moins de 200 œuvres sont pour l'occasion rassemblées dans le cadre de l'exposition *Je cherche des diamants dans la boue*, placée sous le commissariat de Julie Crenn.

« Je pleure sur ce monde qui sombre et qui s'engouffre. Il y a de la terre retournée, de la terre retournée partout, et je ne trouve rien. Je prends cette terre dans ma bouche et je regarde ce vide. Et je pleure, il n'y a plus rien. Le monde s'écrase et je sombre avec lui. Je reprends, je reprends à l'envers, je suis un seul monde qui traverse, je suis celle qui traverse. (...) J'attends que mon histoire recommence, à l'envers sans doute. Les sentiers sont ouverts et je m'y engouffre. (...) Je plonge, et je ne remonte pas souvent. (...) J'avance vers l'infini, vers ce vertige ultime. (...) Et je plonge. Je trouve les diamants dans la boue, et je vois ce monde merveilleux. » La voix de Myriam Mechita résonne dans l'espace d'exposition, accompagnée d'une composition du musicien et DJ Leonard de Leonard. Une œuvre sonore conçue pour « donner corps et une autre dimension aux pièces présentées », précise l'artiste. « Je n'avais pas envie que tout reste dans le visuel. J'avais envie que ça "rentre". Avec Leonard de Leonard, nous avons œuvré en binôme, comme si je travaillais une sculpture ; lui étant maître de ses outils et moi lui demandant de tailler. »

Sur les murs peints en rouge du rez-de-chaussée du Transpalette, une vingtaine de dessins grand format, tous en noir et blanc et maintenus par des baguettes de bois, accrochent le regard. Plusieurs mettent en exergue le corps d'une contorsionniste, d'autres des visages, des bustes, parfois sans tête ou en partis masqués d'un trait appuyé ; un chien, aussi, que l'artiste définit comme un alter ego onirique, au même titre que la figure de l'oiseau. A l'arrière-plan, d'autres motifs évoquent des œuvres signées, pêle-mêle, Joan Mitchell, Barbara Kruger, Carolee Schneemann, Julie Mehretu, Kiki Smith ou encore Adrian Piper, pour ne citer qu'elles. Autant de femmes artistes « issues d'une mythologie personnelle », analyse Julie Crenn, commissaire de l'exposition. « L'histoire qui m'accompagne le plus est celle de l'art et plus particulièrement dans son féminisme, précise Myriam Mechita. Je ne mets pas ma propre histoire en avant. » Quant au choix du noir et blanc, il est motivé par la radicalité, la simplicité qui lui sont

intrinsèques. « Chaque dessin est une histoire ou une phrase graphique, reprend la plasticienne. La série est venue d'un désir simple : je voulais rentrer dans les dessins. C'est le format le plus confortable pour moi. Je m'assieds dedans. C'est éprouvant de dessiner petit. Ils ont été accompagnés par des séances d'hypnotisme qui m'ont permis de faire le "ménage" et d'évacuer des images récurrentes. » Pour Myriam Mechita, le dessin est un moment d'introspection, une incursion dans son monde intérieur. Central dans sa pratique – « C'est ce qui permet de mettre la pensée en action. » –, il l'accompagne depuis son plus jeune âge. C'est enfant, également, qu'elle prend conscience de son destin d'artiste : « C'était vers l'âge de cinq-six ans, lors d'un rendez-vous chez le dentiste », se souvient-elle en souriant. Au mur du cabinet, est accroché un calendrier illustré d'une reproduction du *Martyre des saints Cosme et Damien* de Fra Angelico (1395-1455). Traversées d'émotions diverses, allant de la crainte à la fascination, en passant par la curiosité, la petite fille n'en saisit pas moins la force et le pouvoir de l'art et de son intemporalité. Le cheminement à venir ne sera pourtant pas des plus faciles.

Née en juin 1974 en Alsace, d'un père ayant émigré d'Algérie et d'une mère française, Myriam Mechita grandit dans une famille qu'elle qualifie de « pauvre ». « Pour ma famille, naître fille est déjà une erreur. Cela a créé des tensions dès le départ, avec une liste de privations et d'interdictions. (...) A l'école primaire, les enfants étaient obligés d'avoir des cours de religion. Or je n'étais pas baptisée. Donc je me suis retrouvée seule dans une salle à lire des livres pendant que les autres allaient en cours. J'avais le droit de demander ce que je voulais, en l'occurrence des livres d'histoire de l'art.* » Autre souvenir marquant : celui d'avoir demandé à l'adulte chargé de veiller sur elle durant ces temps de lecture s'il pouvait également lui amener les livres concernant les femmes artistes, quasi absentes des ouvrages qu'elle consultait alors... Adolescente, sa motivation ne faiblit pas et elle s'engage résolument, dès la fin du lycée, sur la voie artistique. Enchaînant les petits boulots afin de subvenir à ses besoins et de financer ses études, elle sort diplômée de l'Ecole supérieure des arts décoratifs de Strasbourg à la fin des années 1990 et obtient l'agrégation d'arts plastiques en 2003 à l'Université Marc-Bloch, où elle fréquente par ailleurs assidûment le département d'ethnologie – un intérêt qui motivera notamment un voyage à la rencontre des indiens d'Amérique du Nord.

Un séjour de plusieurs mois en résidence à New York, en 2011, marque un tournant dans son travail comme dans sa vie personnelle. « Je me suis rendu compte que je n'étais pas là uniquement pour des raisons professionnelles. » L'artiste cherche des réponses à un questionnement qui lui échappe encore, à un besoin pressant de « prendre du recul ». C'est une liseuse de cartes qui la mettra sur la voie, lui faisant prendre conscience qu'elle ne peut « voir » et rêver que ce qu'elle est. « Tout m'apparaissait alors comme un flot d'images un peu floues, rouges et insistantes. » Les coucher sur le papier devient une manière de les évacuer de son esprit. Du fruit de cette expérience, qui sera suivie d'autres conversations avec des voyantes, à Paris et à Lisbonne, va naître la série *Tu vas comprendre* (2015-2019), présentée au second étage du Transpalette. Un ensemble de dessins au crayon et à l'encre, alliant le noir au rouge inactinique, dans lesquels s'entremêlent des références autobiographiques, ethnologiques, cinématographiques, liées à l'actualité ou encore à l'histoire de l'art. Des paysages, de forêt ou de rue, beaucoup de visages, des morceaux de corps et, toujours, ces figures récurrentes du chien, ou de la contorsionniste, métaphore de l'artiste elle-même et de l'homme en général, se tordant dans tous les sens dans l'espoir de trouver la « bonne » façon d'être au monde. Au sol, une sculpture représentant la silhouette stylisée, et parsemée d'étoiles, d'un cheval repose sur un lit de peinture pailletée. *A happy life* est une œuvre que Myriam Mechita avait présentée comme travail de fin d'année aux Arts déco de Strasbourg, en 1996. C'est parce qu'elle lui avait valu des remarques négatives – dont : « Vous n'arriverez jamais à rien, mademoiselle ! » – que l'artiste l'a conservée et prend un malin plaisir à l'inclure dans le parcours conçu pour le Transpalette. « C'était important pour moi qu'elle soit là, elle fait partie du

tout qu'est ma pratique et son développement. »

A l'étage du dessous, une autre série, *1001 faces of love* (2018-2019), se déploie à hauteur d'yeux sur les murs noirs. Elle se compose de dizaines d'assiettes en céramique émaillée, arborant chacune le portrait d'un proche – celui de son fils aujourd'hui âgé de 12 ans apparaît plusieurs fois – ou de personnes croisées au hasard d'une balade, dans le bus, ou simplement repérées en navigant sur le Net. Découvert au milieu des années 2000 à la faveur d'une invitation lancée par David Caméo, le directeur d'alors de la Manufacture de Sèvres – où elle effectue plusieurs temps de résidence entre 2006 et 2011 –, le travail de la céramique éveille chez Myriam Mechita une « *tendresse* » particulière et fait partie intégrante de l'évolution de son œuvre comme de sa réflexion. Dans l'exposition présentée au Transpalette, la terre est un élément central, au sens littéral puisque plusieurs mètres cubes de cette matière brute ont été déversés de manière à dessiner un long îlot au cœur de la grande salle du rez-de-chaussée. En émergent ici et là des visages, encore, un pied, une tête de chien, un oiseau, mais aussi des palettes colorées, des pots et vases aux formes et motifs anthropomorphes, etc. « *J'ai pensé l'ensemble comme une sorte de territoire*, explique l'artiste. *Les éléments sont disposés comme une archéologie figée. Le texte aussi parle de la terre. J'aime l'idée que les céramiques qui sont jolies, travaillées, viennent de cette même terre brute que celle jonchant le sol.* »

« *Matière immatérielle, la boue est aussi chez elle un espace symbolique qui englobe les violences de nos existences passées et présentes*, écrit pour sa part Julie Crenn. *Par les dessins, les céramiques, les sculptures, Myriam Mechita donne corps à ces violences. (...) Des émotions à la fois paradoxales et complémentaires nous envahissent. (...) De la terre, à la mine de graphite, du bronze, du verre, les matériaux proviennent de la terre, ils sont liés à des énergies, des propriétés physiques et chimiques, des légendes, des mythes, des récits que l'artiste mêle aux siens, aux nôtres. Elle dessine ou sculpte des corps, humains ou animaux, fragmentés, amputés, violentés. (...) Les corps, monstrueusement magnifiques, sont les réceptacles de nos histoires, de nos héritages visibles et invisibles.* » Puissante, tour à tour captivante et inquiétante, l'œuvre de Myriam Mechita a la faculté de convoquer immanquablement l'imaginaire, de s'immiscer, aussi, dans l'intimité du regardeur, jusqu'à mettre au jour des souvenirs enfouis. Et lorsque d'aucuns l'interrogent sur la noirceur et la dureté, parfois ressenties, du propos, Myriam Mechita fait simplement part de son constat d'un monde ainsi fait. Ce qui ne l'empêche pas de vivre « *avec bonheur* » tout ce qui peut l'être. Mais sans jamais se départir d'un besoin vital de se maintenir dans une forme d'« *intranquillité* ». La récurrence de certaines figures, motifs et gestes, qu'elle n'hésite pas à qualifier d'« *obsessions* », venant nourrir de manière cyclique le jeu d'équilibre et de mise en tension permanente qui caractérise sa pratique. « *Je ne suis pas une artiste conceptuelle. Mon travail, c'est ce que je suis*, précise-t-elle. *J'ai l'impression de travailler à une sorte de pièce qui n'a pas de fin. Tous les dessins, sculptures, pièces sonores, vidéos sont une seule et même installation, rien n'est autonome. C'est un corps éclaté en mille morceaux.* »

Du titre de l'exposition, *Je cherche des diamants dans la boue*, la plasticienne dit encore qu'il pourrait très exactement « *résumer* » sa vie : « *Dans cette masse informe, obscure qu'est la vie, je trouve parfois des éclats* », glisse-t-elle. Une façon des plus poétiques de croire au pouvoir qu'a la beauté de sauver le monde. « *J'ai pris le parti de rester naïve ; je reste la gamine qui vivait en cité et qui espérait que, peut-être, Fra Angelico pourrait la sauver pour l'éternité. Ce qui s'est passé ! Et je reste persuadée que cette naïveté-là doit guider tout le reste.** »

* *Extraits d'un entretien, à visionner ci-dessous, conduit en 2017 par Julie Crenn et Pascal Lièvre dans le cadre de leur série Herstory, consacrée aux femmes artistes et, notamment, aux difficultés allant de pair avec leur genre. Elle réunit les témoignages de 33 femmes et de neuf hommes à consulter sur le site*

curriculum vitae (sélection)

André Hemelrijk

André Hemelrijk est né en 1966.
Il vit et travaille à Saint-Arailles.

Myriam Mechita

Myriam Mechita est née en 1974.
Elle vit et travaille à Berlin.

Antonio Couto

Antonio Couto est né en 1962.
Il vit et travaille à Lisbonne.

Expositions collectives

2020 *l'Abeille Blanche*, Le Musée de l'Invisible, Le Parvis centre d'art contemporain, Ibos.

Expositions personnelles

2019 *Chercher les diamants dans la boue*, Le Transpalette, Bourges.
2018 *Darkness with blue sky*, Greenlease Gallery, Kansas City.
Il n'y avait rien de plus magique que ton ombre, Centre d'art de Dudelange, Luxembourg.
Les murs ne respirent plus, ZAN Gallery, Paris.
2017 *The drunken boat*, MAMA Gallery, Los Angeles.
Roses don't have heart, but my eyes will find yours, Greenaway Art Gallery, Adelaide, Australie.
2016 *Le bâtiment des dérivés*, Marta Gnyp Art Space, Berlin.
Les visions de feu ou prendre le mof, Margarine Art Space, Berlin.
2015 *Les pleureuses invisibles ou tenir sa route entre ses mains*, Galerie 65, Ars Sequana, Le Havre.
Les bâtiments de fortune, Hôtel d'Agar, Cavaillon.

Expositions collectives

2020 *l'Abeille Blanche*, Le Musée de l'Invisible, Le Parvis centre d'art contemporain, Ibos.
2019 *Bun*, SOKYO Gallery, Kyoto.
2018 *Miroir de l'animal*, Galerie Sator, Paris.
Visions, Galerie 24Beaubourg, Paris.
Couleurs, Musée National de la céramique, Sèvres.
Les visionnaires, Le Musée de l'Invisible, Paris.
7 Eglises, Ariège.
Get used to it, Sweet Mountain, Nice.
Potluck, Margarine, Berlin.
I am what I am, Ici.Gallery, Paris.
White blood night blue, CAC La Traverse, Alfortville.



Petr Davydtchenko, *Export of Yellow Revolution*, 2019.
© et courtesy Petr Davydtchenko.

Artiste russe, vivant à Maubourguet, Petr Davydtchenko a été formé au Royal College of Art de Londres où il a commencé à s'intéresser aux questions liées à la violence, à la peur et au colapse. À comment les choses disparaissent d'elles-mêmes pour, peut-être, laisser émerger quelque chose de l'ordre de la régénération et de la renaissance.

L'artiste vient de terminer un cycle de travail de trois années très intenses, dans une sorte de vaste performance pendant laquelle il s'est nourri exclusivement d'animaux morts écrasés sur les routes.

Avec l'exposition *l'Abeille Blanche*, il inaugure un nouveau cycle de travail dédié cette fois aux pratiques culinaires dans leurs dimensions socio-historiques mais aussi culturelles et rituelles. L'artiste a ainsi proposé, pour le vernissage de l'exposition, un repas rituel à base de miel et d'hydromel, deux aliments à la fois originaux et fédérateurs pour l'humanité.



THE ART NEWSPAPER

'It's not about shock value': Russian artist skins, eats and performs sex acts on dead animals in the name of art

New exhibition in Italy shows videos from Petr Davydtchenko's past three years living exclusively off road-kill

[KABIR JHALA](#)

20th March 2019 12:43 GMT



Courtesy of the artist and a/political

Petr Davydtchenko stands on a balcony overlooking the Umbrian countryside and deftly skins and dismembers a dead cat. He is in Italy for the opening of his solo exhibition *Millennium Worm* at the Palazzo Lucarini Contemporary in Trevi.

For the past three years, the Russian artist has been living exclusively off roadkill in an attempt to pursue a “semi-autonomous and non-governed way of life”.

Davydtchenko presents his gruesome art practice mainly through video installations. One film shows an owl lying on the side of a road unable to move, another features Davydtchenko picking up a dead rat off the ground and devouring it raw.



Animals hides stretched over two geometric sculptures at Millenium Worm Courtesy of the artist and a/political.

Animal hides are also on show in his exhibition, stretched over geometric sculptures or laid out on the floor. Alongside these is a stack of boxes, meant to represent the archive that Davydtchenko keeps at The Foundry in Maubourget, France—an artists’ residence run by the art organisation a/political, and where Dyavydtchenko has been living since 2016.

In his archive Davydtchenko preserves and stores animal parts in freezers, some of which he later thaws and eats. He also keeps a digital archive of the time, condition and GPS locations of his roadside findings, along with texts such as cooking recipes and preparation techniques. These recordings, he says, function as a diary which charts his transformation over the three years since he began living “parallel to modernity”.



Davydtchenko's archive of animals parts Courtesy of the artist and a/political

"I just wanted to show that it was possible to exist alternatively, and to show that there are other options", Davydtchenko says. His work grew out of an interest in cryptocurrencies, which he saw as an alternative to mainstream economic systems.

Davydtchenko says that he does not live entirely “off-the-grid”, and uses modern technology to document his journey and importantly, relies on the destruction created by modern machinery to produce the roadkill that he feeds on.

Becky Haghpanah-Sherwin, the director of a/political, says the project was not necessarily created with the intention of being shown as an exhibition. "The Foundry", she says, “is a place of experimentation away from the art market that Petr used as a space to transition into a way of life. Nevertheless, it is often visited by people in the art world, who take interest in Petr’s work”.

Davydtchenko says his work is not performance art. “This is how I live, I eat cats where I live, now having been invited to Italy, I eat cats here. This is my way of existing.”



Courtesy of the artist and a/political

Not all the roadkill Davydtchenko finds is used to sustain his life, however. One six-minute video in the exhibition contains footage of the artist repeatedly inserting his penis into a dead fox's mouth, in the corner of the frame is the Fox News logo.

The exhibition's curator Maurizio Coccia says he is not "interested in shock value", nor is Davydtchenko. The use of each animal has a symbolic meaning, he says, and Davydtchenko's actions in this video "relate to capitalism and media censorship, to the deepest and darkest roots of the human species".

At the exhibition opening, Davydtchenko offered visitors a taste of a porcupine that he has slow-cooked, and whose hide and quills are displayed in one of the Palazzo Lucarini's rooms. He hopes his next project will be a pop-up restaurant serving roadkill to the public.

The greatest challenge of his practice is not the isolation of this "parallel world"—he prefers existing somewhat separated from society—but readjusting into the "big world" for events like this exhibition opening, Davydtchenko says.

Opening a restaurant will naturally mean inviting crowds of people back into his life, but Petr wants to stay hidden in the kitchen, focusing on his goal of achieving "three Michelin stars for cooking donkey penis".

Curriculum vitae (sélection)

Petr Davydtchenko

Petr Davydtchenko est né en 1986.
Il vit et travaille à Maubourguet.

Expositions personnelles

- 2019** *Millennium Worm*, collaboration with a/political, Palazzo Lucarini - Centro per l'Arte Contemporanea, Trevi.
- 2017** *Ascension*, Harlan Levey Projects, Bruxelles.
- 2016** *POEHALL!*, Platform, Stockholm.
- 2015** *DAVAJ/ Д'Д Д'Д ДТМ*, Petr Davydtchenko / Astrid Gnosis, WestminsterWaste.biz, Londres.
HARD BASS, Edel Assanti, Londres.
LUST FOR GORE, Petr Davydtchenko / Astrid Gnosis, Under Bron, Stockholm.

Expositions collectives

- 2020** *l'Abeille Blanche*, Le Musée de l'Invisible, Le Parvis centre d'art contemporain, Ibos.
- 2018** *US OR CHAOS: a/political collection*, BPS 22, Hainaut Province's Museum of Art, Charleroi.
Piknik na oboocine - London Endurance, Nocturnal Creatures Festival, Brady Arts Centre, Londres.
Piknik na obocine, Fondazione Volume!, Rome.
- 2017** *HOW TO SAY IT THE WAY IT IS!*, Rua red, Dublin.
- 2016** *Imprints*, Harlan Levey Projects, Bruxelles.
The 5th Moscow International Biennale for Young Art, Moscou.
Dallas Art Fair, Harlan Levey Projects, Dallas.
- 2015** *Kibergop*, Loft Project ETAGI, Saint Petersburg.
Kosmik Kastering IV - Vinter i Hagalund, Stockholm.
EVERY DAY I'M..., Harlan Levey Projects, Bruxelles.
There and Back Again, Galleri BON, Stockholm.



Catherine Flurin, *Espace documentaire et visionnaire*, 2020.
Ruches, papier et encres végétales, produits de la ruche. © et courtesy Ballot-Flurin.

Dans les années 1970, Catherine Flurin, jeune apicultrice, fonde l'entreprise Ballot-Flurin. Fascinée par les abeilles, elle devient leur bergère comme d'autres parlent à l'oreille des chevaux... Elle invente l'Apiculture Douce® basée sur le respect des abeilles et de leur biorythme naturel. Elle est aussi la première à militer pour la pratique d'une apiculture non violente. En particulier avec le yoga des abeilles qui permet à tout un chacun, apiculteurs comme particuliers, de retrouver le chemin et la fréquence des abeilles. C'est aussi pourquoi Catherine Flurin s'intéresse aux cultures de l'énergétique et de l'invisible que nous transmettent parfois les œuvres d'art. Et qu'elle est à l'origine également d'un centre d'art des Abeilles, L'Abeille blanche à Maubourguet, sur le site même de son entreprise où elle a déjà invité plusieurs artistes à réaliser des œuvres in situ.

Pour l'exposition au Parvis, Catherine Flurin présente dans un espace documentaire et visionnaire, les réalisations qu'ont pu inspirer les abeilles et leur énergétique si particulière. Ainsi qu'un ensemble de projets qui résultent d'un véritable travail de vision nourri par les vibrations des abeilles.

Le Parvis scène nationale Tarbes-Pyrénées - centre d'art contemporain

Le centre d'art contemporain du Parvis est un espace à part dans le paysage artistique français. Intégré à la Scène nationale éponyme et implanté dans un centre commercial Leclerc depuis plus de 40 ans, Le Parvis centre d'art est un des tous premiers lieux dédié à la création contemporaine en France. Ces différentes spécificités en font un des lieux les plus atypiques du territoire national.

Le Parvis centre d'art contemporain se pense comme une fabrique d'imaginaires où la création la plus actuelle s'exprime en toute liberté.

Son projet artistique s'appuie sur "L'esprit des lieux", autrement dit, sur la multiplicité des enjeux qui le traversent : les pratiques populaires, l'hybridation des disciplines artistiques, le rapport au vivant, le paysage et l'architecture.

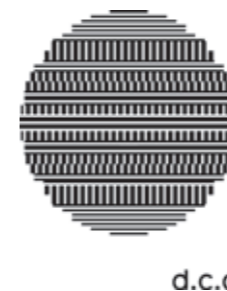
L'action en direction des publics est, par ailleurs, une préoccupation majeure du centre d'art.

Innovante et conviviale elle place l'artiste au cœur de son projet et propose aux publics de vivre la création dans le partage, l'expérimentation et l'originalité.

Parmi les artistes exposés depuis près de 40 ans on trouve : Erik Diteman, Alain Séchas, Atelier van Lieshout, Franck Scurti, Xavier Veilhan, John Armleder, Bernard Frieze, Claude Lévêque, Claude Closky, Pierre Joseph, Christophe Drager. Plus récemment Jean-Luc Verna, Lida Abdul, Djamel Tatah, Mounir Fatmi, Anita Molinero. Et enfin, Jacques Lizène, Arnaud Labelle-Rojoux, Dora Garcia, Les frères Chapuisat, Botto & Bruno, Damien Deroubaix, Myriam Mechita, Philippe Mayaux, Gisèle Vienne, John Cornu, Simon Boudvin & Vincent Ganivet, Marnie Weber, Pierre Malphettes, Julien Salaud, Lionel Sabatté, Michel Blazy, Céleste Boursier-Mougenot, Jérôme Zonder, Berdaguer & Pejus, Céline Cléron, Claire Tabouret, Nina Childress, Philippe Quesne, Philippe Ramette, Jean-Xavier Renaud, Arnaud Maguet, Davide Balula, Dominique Blais, Elodie Lesourd, Jeremy Deller, Rolf Julius, Giulia Andreani, Léa Beloussovitch, David Brognon & Stéphanie Rollin, Morgane Denzler, Léo Dorfner, Estefania Peñafiel Loiza, Sandra Lorenzi, Caroline Corbasson, Kapwani Kiwanga, Rachel Labastie, Barthélémy Tognuo, Marco Godinho...

Le Parvis Scène Nationale Tarbes Pyrénées – Centre d'art contemporain reçoit le soutien du Ministère de la Culture et de la Communication, de la Direction Régionale des Affaires Culturelles Occitanie Languedoc-Roussillon, Midi-Pyrénées, du Conseil Général des Hautes-Pyrénées, du Grand Tarbes, de la Région Occitanie / Pyrénées-Méditerranée, du GIE du Méridien Ibos.

Le Parvis centre d'art contemporain est membre de l'association DCA et du réseau Air de Midi - Art Contemporain en Midi-Pyrénées et Languedoc-Roussillon et du LMAC, Laboratoire des Médiations en Art Contemporain Occitanie.



Le commissaire



Pascal Pique, le Musée de l'Invisible

Pascal Pique a dirigé le FRAC Midi-Pyrénées et l'art contemporain au Musée des Abattoirs à Toulouse jusqu'en 2012. Historien de l'art, critique et commissaire d'exposition, il développe actuellement le Musée de l'Invisible, une nouvelle instance de création et de recherche transculturelle et transhistorique dédiée aux relations entre l'art et les multiples formes de l'Invisible : de l'astrophysique aux sciences humaines et aux savoirs alternatifs en passant par l'étude de certains phénomènes naturels, des dimensions visionnaires et des formes d'ésotérismes. Créé en 2013, le Musée de l'Invisible a développé des collaborations avec le Palais de Tokyo (inauguration de *L'Académie de l'Arbre*), l'Espace culturel Louis Vuitton à Paris (exposition *Astralis*), la Biennale d'art contemporains de Salvador de Bahia (lancement du *Manifeste de l'Arbre*), le Musée National des Arts et Métiers, le Musée Gassendi à Digne-les-Bains, ainsi que le centre d'art de Lacoux, l'Institut d'art contemporain à Villeurbanne ou le Crac à Sète (expositions *Pierres de vision* et *Athanos*).

Pascal Pique développe aussi actuellement un nouveau modèle de collaboration entre le domaine artistique et le domaine économique avec la société Ballot-Flurin à Maubourguet (65), leader mondial dans l'apiculture et la cosmétique bio, avec la création d'un centre d'art des abeilles.

L'exposition *l'Abeille Blanche* est le second volet d'un triptyque d'expositions dédié aux interactions entre la création et les énergies naturelles qui a débuté avec *Energéïa* à Topographie de l'Art à Paris (15 novembre-8 janvier 2020), et se prolongera avec *Géométries de l'Invisible* à L'Espace d'Art Concret de Mouans-Sartoux du 20 juin au 8 novembre 2020.

Les activités du Musée de l'Invisible participent également au projet de recherche en Science de l'art/Esthétique à l'Université Paris 1 Panthéon Sorbonne dans le cadre d'un doctorat de troisième cycle rattaché au programme de recherche Art Mondialité et Environnement de l'axe A2S-Institut Acte.

<http://lemuseedelinvisible.org>

Le partenaire



L'entreprise Ballot-Flurin Bee Factory, Maubourguet

Depuis 1976 dans les Pyrénées, Ballot-Flurin fabrique des préparations de soin, de beauté et d'hygiène issues de la ruche, 100% naturelles.

Entreprise familiale d'apiculteurs doux, Ballot-Flurin milite depuis 40 ans pour reconstruire une nature favorable aux abeilles.

L'expertise Ballot-Flurin se fonde sur une approche naturaliste et préconise l'observation de la nature et l'application de produits naturels issus de notre environnement.

Dans les années 1970, Catherine Flurin, jeune apicultrice, fonde Ballot-Flurin. Elle est fascinée par les abeilles et devient leur bergère comme d'autres parlent à l'oreille des chevaux... Elle fonde l'Apiculture DOUCE® basée sur le respect des abeilles et leur biorythme naturel et est la première à militer pour la pratique d'une apiculture non violente.

« Des abeilles heureuses et respectées pour des matières apicoles saines et actives. Le langage des abeilles est l'âme de l'Apiculture DOUCE®. Nos apiculteurs utilisent des techniques innovantes de relaxation et de méditation pour induire un état psychologique réceptif qui favorise l'écoute et la compréhension des abeilles. Cette approche sensible du vivant, nommée aussi Yoga des Abeilles®, permet de mieux ressentir leurs besoins et favorise un respect mutuel propice à leur développement.

Le Yoga des Abeilles®, pratiqué par les apiculteurs Ballot-Flurin, consiste à approcher les abeilles avec sensibilité, à les toucher et à être touché par elles. C'est une expérience transformatrice acquise pour le reste de ses jours. Elle réduit nos peurs et notre dégoût vis-à-vis des insectes, nous procure une nouvelle aisance avec tous les êtres vivants et un sentiment d'ouverture à un nouvel univers.

Les abeilles nous montrent une autre manière de procéder avec la nature, dont nous pouvons nous inspirer : elles fabriquent de l'or - le miel, qui est à la fois une nourriture et un soin -, elles répondent à leurs besoins sans jamais nuire à leur environnement. Tout au contraire, elles créent des richesses autour d'elles grâce à la pollinisation. » Catherine Flurin

Plus qu'une entreprise et une usine de fabrication, la Bee Factory c'est une usine lieu de vie bio, véritable écosystème où tout est fabriqué sur place, de l'extraction des matières premières à l'emballage et envoi des commandes. Ancienne menuiserie industrielle, le site a été entièrement réaménagé par Olivier Raud sous l'inspiration de la géométrie sacrée.

Ballot-Flurin c'est donc une large gamme de miels bios, des préparations naturelles pour la santé, comme le Spray Nomade d'urgence à la propolis noire, les gommes bienfaitrices des Pyrénées, des bains de bouches, des compléments alimentaires à base de propolis ou gelée royale... Des préparations cosmétiques et beauté comme le Baume de Soins des Pyrénées, des shampoings, crèmes de jour, démaquillants, gommages...

« Nous sommes pour le retour de l'abeilles libres »

<https://www.ballot-flurin.com>

L'exposition *l'Abeille Blanche* au Parvis participe au lancement à Maubourguet (2020) d'un projet d'espace d'art consacré à l'abeille avec la présentation d'œuvres réalisées in situ dont la performance d'Abraham Poincheval.

Autour de l'exposition *l'Abeille Blanche*

Pour les scolaires

> La visite d'exposition et son atelier de création « De la cire au bout des doigts » avec les étudiants de l'ESAD Tarbes

Matériau noble, rare et précieux, la cire aux multiples vertus est secrétée par les abeilles qui en font les rayons de leurs ruches. Douce au toucher et délicieuse à sentir, la cire est aussi utilisée par les artistes pour ses grandes qualités plastiques.

> **Maternelles, primaires, collèges, lycées - Durée : 1h/2h**

> La conférence histoire de l'art : « Des abeilles et des artistes » avec Alain-Jacques Levrier-Mussat

Du néolithique à aujourd'hui, l'abeille est partout dans l'histoire de l'art. Aussi bien pour ce qu'elle représente que pour ses caractéristiques biologiques et sociales, elle s'invite dans bon nombre d'œuvres plastiques, visuelles, musicales et architecturales ! Au travers d'œuvres majeures du patrimoine artistique universel, les élèves découvriront à quel point l'abeille est multiple.

> **Cycles 3, collèges, lycées - Durée : 2h**

> La visite à 2 voix avec un apiculteur : « Tout sur la ruche »

Un apiculteur est invité à échanger avec les élèves autour des œuvres de l'exposition. Un moment privilégié qui leur permettra de découvrir un métier passionnant et de goûter aux produits de la ruche !

> **Primaires, collèges, lycées - Durée : 1h**

> Art & musique : « Du miel dans les oreilles » avec l'ensemble musical La Main harmonique

Petite musique reconnaissable entre toutes, le bourdonnement des abeilles joue ici avec le chant lyrique pour le bonheur de toutes les petites oreilles !

> **Maternelles**

> Art & son : Workshop sonore de Erik Samakh

Toute l'œuvre d'Erik Samakh naît du dialogue constant entre l'homme et la nature. Lors de ce workshop d'une journée au Parvis, l'artiste initiera les élèves au travail des bruits, sons et couleurs du monde animal...

> **Lycées**

> Coup de projecteur sur l'exposition avec Roland Laffon et Sylvain Rondi

Le dispositif « Coup de projecteur » en partenariat avec l'Inspection Académique des Hautes-Pyrénées permet aux classes du département de visiter l'exposition accompagnée par Roland Laffon, conseiller pédagogique en arts plastiques, et participer à l'atelier scientifique de Sylvain Rondi, animateur sciences, sur le monde apicole. L'action propose également l'atelier « Merveilleuse cire d'abeille ».

> **Maternelles, Primaires - Du 16 au 27 mars**

> Visite en avant première pour les enseignants

Pour tout savoir sur l'exposition, les modalités de visites et les ateliers avec les scolaires.

> **Mardi 4 février - 18h-19h**

Pour les familles/hors-temps scolaire

> « L'après-midi des abeilles » - Festival Le grand jeu

Un après-midi sous le signe des abeilles avec la visite de l'exposition suivie d'une séance au cinéma avec la plus célèbre d'entre elles : Maya l'abeille !

De 5 à 99 ans - Durée : 2h30

- **mercredi 5 février - 14h30**

> « De la cire au bout des doigts »

Petits et grands découvrent ensemble une exposition et participent conjointement à un atelier de création.

Quel régal de modeler la cire d'abeille !

De 5 à 99 ans - Durée : 2h.

- **mercredi 12 février - 10h-11h30 - Festival Le grand jeu**

- **mardi 18 février - 11h-12h30 - Festival Le grand jeu**

- **mardi 18 février - 15h-16h30 - Festival Le grand jeu**

- **mercredi 18 mars - 14h30-16h**

> Les petits déjeuners histoire de l'art : « L'art qui fait bzzz » - Festival Le grand jeu

Autour d'un panier de croissants et d'un bon chocolat chaud, les enfants découvrent à quel point, au cours de l'histoire de l'art, les artistes se sont intéressés aux abeilles.

De 8 à 99 ans - Durée : 1h.

- **jeudi 13 février - 10h-11h**

> « Mille recettes au miel » avec les animateurs de Ballot-Flurin - Festival le grand jeu

Voici l'occasion rêvée d'apprendre en s'amusant à fabriquer soi-même des bonbons, baumes et autres élixirs à base de miel et de cire.

De 7 à 99 ans - Durée : 2h.

- **vendredi 14 février - 10h-12h**

> « Comment fabriquer une ruche et des hôtels à insectes » avec les animateurs de Ballot-Flurin - Festival le grand jeu

Tout le monde peut aider les abeilles dans la pollinisation de leur environnement immédiat en installant des ruches dans son jardin ou son balcon. On peut aussi apprendre à fabriquer des hôtels à insectes...

De 7 à 99 ans - Durée : 2h.

- **vendredi 14 février - 15h-17h**

> « Du miel dans les oreilles » avec l'ensemble musical La Main harmonique - Festival le grand jeu

Les abeilles bourdonnent de doux chants et de belles histoires aux creux des petites oreilles qui savent les écouter...

De 3 à 99 ans - Durée : 30'.

- **lundi 17 mars - 10h-10h30 et 11h-11h30**

> Art & sciences : « Les pollinisateurs » avec l'association Artpiculture - Festival le grand jeu

À partir d'expériences ludiques et créatives, les enfants découvrent le monde des pollinisateurs.

De 7 à 99 ans - Durée : 2h

- **jeudi 20 février - 10h-12h**

- **vendredi 21 février - 10h-12h**

En soirée pour tous les publics

> « Créer et soigner avec les abeilles »

Conférence inaugurale de l'exposition

Avec : Pascal Pique, Charley Case, Antonio Couto, Jean-Luc Favero, Catherine Flurin, Abraham Poincheval, Erik Samakh

Pascal Pique, fondateur du Musée de l'Invisible, entouré des artistes de l'exposition, présente la genèse du projet *l'Abeille Blanche* ainsi que sa collaboration avec l'entreprise apicole Ballot-Flurin à Maubourguet.

- **mercredi 29 janvier - 18h30-20h au Studio**

> « La chambre des abeilles »

Conférence-atelier énergétique de Olivier Raud

Artiste et chercheur en polarité, Olivier Raud, en collaboration avec l'apicultrice Catherine Flurin, a créé une ruche polarisée à l'usage des humains et ici des abeilles dont il fera plusieurs démonstrations dans l'exposition.

- **(date en cours de programmation) : conférence et atelier**
- **+ 2 samedis (dates en cours de programmation) : ateliers énergétiques**

> « Les projets atypiques : Art & entreprise »

Catherine Flurin et Pascal Pique

Les projets atypiques présentent les nouvelles pratiques qui se mettent en place dans le monde de l'art contemporain et qui préfigurent les modalités qui seront probablement en œuvre dans les années à venir. Initiatives privées ou publiques, locales ou internationales, ces projets inventent une nouvelle façon de faire et de vivre l'art.

Depuis plusieurs années, Catherine Flurin, fondatrice de Bee Factory Ballot-Flurin à Maubourguet, travaille avec le commissaire d'exposition Pascal Pique à créer des projets artistiques sur le site même de ses activités apicoles.

C'est donc un exemple unique de collaboration entre une entreprise et le milieu artistique qui sera présenté ce soir.

- **(date en cours de programmation)**

> La conversation : « Chamanisme apicole »

Moment d'échange et de convivialité entre Pascal Pique, son invité et le public, *La conversation* est l'occasion unique d'aborder les œuvres de l'exposition sous un tout nouvel angle. Celui du chamanisme apicole dont les pouvoirs de guérison et de spiritualité sont directement liés au contact des abeilles.

- **(date en cours de programmation)**

> Conférence avec un.e éthologue spécialiste des abeilles

Les abeilles sont douées d'une sensibilité et d'une intelligence insoupçonnées : calcul, apprentissage, empathie par exemple sont au nombre de leur facultés cognitives.

- **(date en cours de programmation)**

> Finissage de l'exposition sur le site de Ballot-Flurin à Maubourguet

Conférences, tables rondes, performances, ateliers avec les abeilles, contact à l'arbre, séances de dynamisation au tore, spa des abeilles seront au nombre des événements de l'après-midi.

- **samedi 28 mars (programme en cours)**

Pendant ce temps au théâtre... (sélection)

Premier Festival Jeune Public Le grand jeu

Spectacle vivant - Cinéma - Art contemporain

> Du 03 au 21.02

aSh

Aurélien Bory/Shantala Shivalingappa

> 28.02 - 20h30

Nous, L'Europe, Banquet des peuples

Laurent Gaudé/Roland Auzet

> 10.03 - 20h30

Samsara

Jann Gallois

> 12.03 - 20h30

Rémi

Jonathan Capdevielle/Hector Malot

> 17.03 - 19h30

La collection

Harold Pinter/Ludovic Lagarde

> 26.03 et 27.03 - 20h30

Et au cinéma... (sélection)

Soirée Joaquin Pheonix

La nuit nous appartient / Two lovers

> 14.02 - 18h30 et 21h

Soirée Western

Winchester 73 / Je suis un aventurier

> 21.02 - 18h30 et 20h45

Rencontre avec Antoine de Bary et Vincent Lacose

Les jours de gloire

> 22.02 - 20h

Tea time Ernst Lubitsch

To be or not to be / La folle ingénue

> 27.02 - 14h et 16h30

Soirée film culte

Orange mécanique

> 28.02 - 20h

informations pratiques

Le Parvis, centre d'art contemporain

Centre Méridien

Route de Pau

65420 Ibos

www.parvis.net

Magali Gentet

Responsable du centre d'art et commissaire des expositions

magali.gentet@parvis.net

Catherine Fontaine

Service des publics Ibos

centredart@parvis.net - 05 62 90 60 82

Horaires d'ouverture

Du mardi au samedi

De 11h à 13h et de 14h à 18h30

Horaires modulables pour les groupes

Entrée libre

Fermé les jours fériés

Scolaires et autres groupes

Visites et ateliers adaptés aux niveaux des classes et des groupes

Uniquement sur réservation

Expositions et activités gratuites

Pour venir au centre d'art du Parvis à Ibos

En voiture :

Depuis Toulouse : Autoroute A64, sortie 12.

Après l'échangeur, au premier rond-point : suivre

direction Le Parvis scène nationale

Depuis Pau : Autoroute A64, sortie 12. Après l'échangeur,

au premier rond-point : suivre direction Le Parvis scène

nationale

En avion :

Paris Orly Ouest / Tarbes Lourdes Ossun

(2 fréquences par jour avec Air France)

Paris Orly Ouest et Paris Charles de Gaulle / Pau Uzein

(8 fréquences par jour avec Air France)

En bus depuis Tarbes centre :

Place Verdun - ligne de Bus Alezan n°6 - Ibos centre commercial